

L'ÉCOUTE DE LA PAROLE

Dominique Clerc

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2007/5 - Vol. 71
pages 1285 à 1340**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1285.htm>

Pour citer cet article :

Clerc Dominique, « L'écoute de la parole »,
Revue française de psychanalyse, 2007/5 Vol. 71, p. 1285-1340. DOI : 10.3917/rfp.715.1285

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

I — Rapports

L'écoute de la parole

Dominique CLERC

La psychanalyse, en tant que science, n'est pas caractérisée par la matière à laquelle elle s'affronte, mais par la technique qu'elle met en œuvre, déclarait Freud en 1917¹. De là à dire que, en tant que pratique, elle a moins affaire à la théorie qu'elle énonce qu'au matériau qui la façonne, et l'écart se trouve posé du rapport de la théorie à la pratique, à l'expérience et à la méthode. Or la nature profonde de la pratique, celle qui façonne la technique, relève de l'observation, et l'écoute apparaît comme ce qui en tient lieu. Une observation qui, loin de rechercher la confirmation de vérités préétablies, s'appuie au contraire sur la fragilité qui leur est intrinsèque. Une observation d'où toute certitude préalable se verrait *a priori* destituable, mise en doute et soumise à questions. Chaque cure constitue ainsi une expérience particulière, du seul fait que le déploiement qu'elle offre à la parole est à chaque fois singulier, et convoque l'attention particulière de celui qui se propose à l'entendre, proposition qui concerne tout autant l'analyste que le patient. En ce sens, la « cure de parole » est aussi « cure d'écoute ».

Mon propos consistera en l'observation de cette écoute. À commencer par celle qui anime Freud lui-même, faite de ruptures et de décalages, depuis la rencontre avec la « parole » hystérique jusqu'à ce qu'il désigne, à la fin de sa vie, comme l'« action de l'analyste » où l'activité de construction est posée comme l'équivalent d'un délire. Dans ce long cheminement, l'analyse de l'Homme aux rats représente un tournant significatif, où la prise en compte du transfert comme source de la parole dans le présent de la séance s'inscrit dans l'établis-

1. S. Freud (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999, p. 492.

ment de la méthode, et donne place à l'écoute de la langue infantile du patient par l'analyste. Écouter ce qui se dit à voix haute, ce qui se parle d'un temps où l'on ne parlait pas, ce qui se parle de ce qu'on ne peut connaître mais que l'on sait « quand même » ...

I – CONDITIONS DE L'ÉCOUTE

À son interlocuteur imaginaire, profane, et curieux de savoir comment procède l'analyste, Freud répond : « Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils se parlent. »¹ Et lorsque le questionneur s'étonne, et s'offusque, légèrement condescendant, de ce qu'une telle pratique s'apparente à la magie et ne se sert que des mots, Freud renchérit : le mot, en effet, recèle un pouvoir magique qui tient à son origine même... Car le mot n'est rien moins que le substitut de l'acte. Thèse fondatrice, développée dès 1890, dans « Traitement psychique »², et que Freud ne remettra jamais en question. Action magique, donc, pour la cure de parole, mais qui aura perdu le caractère du « merveilleux » du fait de la longueur des détours que la parole et son écoute se voient contraintes d'emprunter. Détours qui s'inscrivent dans la longueur du temps qu'il faut pour vaincre la résistance, pour laisser se dérouler le travail de la perlaboration, autant de détours qui passent par la mise en pièces du langage allant de pair avec l'usage de la langue du patient par l'analyste : « L'expérience du “détour” implique le travail sous-jacent d'un “délai-pour-penser”. »³

Le « refusement » de l'analyste

La situation de parole particulière à l'analyse fait de cette conversation à deux une conversation qui n'est décidément pas ordinaire. Chacun sait aujourd'hui que ce qui fait l'analyse et fonde la situation qui lui est particulière ne dépend pas seulement de l'établissement du dispositif « divan-fauteuil » et qu'en certaines occasions la cure analytique ne peut que se dérouler en face à face. Si l'analyse, au sens pur du terme, s'en trouve « compliquée », la cure n'en reste pas moins une *cure de parole* ; la décision des modalités techniques de la rencontre ne

1. S. Freud (1926), *La question de l'analyse profane*, in *Œuvres complètes de Freud*, vol. XVIII, Paris, PUF, p. 9 (l'édition des œuvres complètes de Freud publiée aux PUF sera citée dans la suite par la seule abréviation *OCF*, suivie du numéro du volume).

2. S. Freud (1890), *Traitement psychique, Résultats, idées, problèmes*, I, Paris, PUF, 1984.

3. P. Lacoste, « La magie lente », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 34, « L'attente », Paris, Gallimard, 1986. Article repris dans *Contraintes de pensée, contrainte à penser*, Paris, PUF, 1992.

devrait en rien modifier la force de l'*engagement pulsionnel* que suppose la décision prise de part et d'autre d'avoir à risquer cette parole et son écoute.

Quelles que soient les modalités techniques qu'adopte la cure, la condition essentielle de sa tenue comme celle de son effectivité s'appuieront sur ce que crée le retrait de parole de l'analyste. Précisons d'ores et déjà que le but d'un tel retrait ne se limite pas à faciliter l'exercice de ce qu'on appelle l'« attention flottante », l'expression dont on ne sait plus très bien aujourd'hui ce qu'elle recouvre, ayant gagné en popularité ce qu'elle a perdu en force. Sa visée est au-delà. En effet, le retrait de parole de l'analyste, en signifiant le retrait de sa « personne en présence », participe de la configuration d'un lieu virtuel, représentant de ce que P. Fédida désigne comme « point de fuite de l'origine »¹. Entendons là que ce retrait institue la virtualité d'un point d'émergence, sinon toujours directement du réel ou de l'inconnu, du moins de l'inattendu. Le retrait de parole que s'impose l'analyste est la condition, à la fois impérieuse et nécessaire, qui introduit au déploiement de la parole dans la cure. Car la parole du patient est portée véritablement par le transfert : elle naît de l'attente d'une parole autre, attente qui est demande de reconnaissance, demande d'amour, attente que Freud dépeignait dès 1890 comme « attente *croiyante* »², attente dont on sait à quel point elle peut, à chaque moment, laisser place à l'angoisse, ou se retourner en hostilité manifeste. Elle ne saurait se dire, cette parole du patient, ni surtout ne pourrait *nommer* ce qu'elle vit en le disant, sans ce retrait de présence de l'analyste, qui pose, pour P. Fédida, « la condition topique de la régression »³. C'est en effet, pour le dire simplement, la non-réponse de l'analyste à la demande transférentielle manifeste – que celle-ci soit explicite ou implicite ne change rien à l'affaire – qui qualifie la présence en retrait de l'analyste : cette non-réponse, en tant qu'elle est non-réponse de la « personne en présence », exige de la parole du patient qu'elle se mette en mots et lui accorde « l'absence comme *support du figurable* »⁴.

Lieux psychiques

Ajoutons que c'est encore, du côté de l'analyste, ce même retrait qui lui permet de camper sur sa propre scène et de ne pas faire intrusion sur celle de son patient : le « refusement » qu'il impose à sa propre parole concourt ainsi de

1. P. Fédida, Le point de fuite de l'origine, *Le site de l'étranger*, Paris, PUF, 1995.
2. S. Freud (1890), Traitement psychique, *op. cit.*, p. 8.
3. P. Fédida, Le point de fuite de l'origine, *op. cit.*, p. 14.
4. *Ibid.*

la manière la plus ferme et la plus exigeante à établir « deux scènes séparées », celles que Freud désigne à la fin de sa vie, dans « Constructions dans l'analyse », comme *lieux* où s'exerce le travail analytique. L'idée de *deux scènes séparées* sous-entend que soit créé, et solidement maintenu, l'*écart* entre deux lieux psychiques en présence pour que s'accomplisse l'activité imaginaire et imaginative de l'analyste et que puisse s'exercer son *action*.

« Nous savons tous, écrit Freud en 1937, que l'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé, et les conditions dynamiques de ce processus sont si intéressantes qu'en revanche l'autre partie du travail, l'action de l'analyste, est reléguée à l'arrière-plan. De tout ce dont il s'agit, l'analyste n'a rien vécu ni refoulé ; sa tâche ne peut pas être de se remémorer quelque chose. Quelle est donc sa tâche ? Il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, il devine ou, plus exactement, il *construise* ce qui a été oublié. »

« Ce que nous souhaitons, avance-t-il préalablement, c'est une image fidèle des années oubliées par le patient, image complète dans toutes ses parties essentielles. Ici nous devons nous rappeler que le travail analytique consiste en *deux pièces entièrement distinctes*, qui se jouent sur *deux scènes séparées* et concernent deux personnages dont chacun est chargé *d'un rôle différent*. »¹

F. Gantheret² donne de ce passage de « Constructions dans l'analyse » une traduction commentée, qui lève l'ambiguïté que suscite la connotation dramatique attachée au mot « scène » et qui tend plutôt, dans la littéralité et la rigueur qu'elle propose, à redonner place à la notion d'appareil psychique en tant que lieu de l'appareil à penser. Cette traduction est la suivante :

« Ici nous devons nous rappeler que le travail analytique se compose de *deux morceaux*, deux parties (*Stücken*), entièrement *différents*, qu'il s'exécute, s'effectue, se célèbre en *deux lieux scéniques séparés* (*Schauplätzen*), se déroule au niveau de deux personnes dont chacune est chargée d'une *tâche* (*Aufgabe*) *différente*. »

Il y a donc, reprend Gantheret, « un objet unique, le “travail analytique”, qui occupe deux personnes chargées d'une tâche différente (*Aufgabe* est le devoir au sens scolaire) en se présentant à elles selon deux parties différentes sur deux scènes séparées ». Il précise comment le terme de *Schauplatz* devient, du fait de son lien avec *schauen*, « regarder », le lieu, la place d'où le regard est sollicité. Il convoque alors la métaphore freudienne de la « Rome éternelle », où tous les temps sont présents à la fois : il suffirait « à l'observateur de changer la direction de son regard, ou son point de vue, pour faire surgir l'un ou l'autre de ses aspects architecturaux »³. L'inactuel dans sa totalité se trouve donc « pré-

1. S. Freud (1937), *Constructions dans l'analyse, Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, PUF, 1992, pp. 270-271. (Souligné par moi.)

2. F. Gantheret, *Moi, monde, mots*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 185-189. F. Gantheret livre une traduction mot à mot du texte de « Constructions... », texte allemand à l'appui ; je n'ai gardé ici de l'allemand que les mots principaux. Le passage traduit est extrait de « Constructions dans l'analyse », *op. cit.*, p. 270.

3. S. Freud (1929), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 13.

senté », et par là même mis au présent, dans ce qui s'offre au regard tout autant que dans ce qui s'y dissimule. Mais, pour qu'il soit en cet instant dévoilé, il aura fallu que l'observateur fasse un pas de côté, bouleversant ainsi l'enchaînement des plans et des surfaces. Le regard, qui ne pouvait jusque-là se porter au-delà de l'opacité de ce qu'il voyait, se trouve alors déporté, et ce simple écart, disjoignant la perspective, entraîne la déchirure des images qu'elle y déploie. Le temps, nécessaire au décalage et à l'écart, participe ainsi à la construction du lieu de l'écoute. Car « regard et écoute ne sollicitent pas le langage s'ils sont impatients de savoir : ils n'agissent alors que des questions déjà prêtes, dont le vacarme assourdit le langage »¹. Le lieu de l'écoute est celui de la surface de réception de l'appareil psychique de l'analyste, le système Perception-Conscience devenant surface excitée par l'écoute elle-même : ce qui s'y perçoit, mais aussi ce qui s'y déploie, ce que fait voir alors la surface elle-même, ce qu'elle laisse imaginer, « deviner », ce qu'elle permet de construire. Ce temps de l'appréhension de la parole de l'autre – dans ses formes, mais aussi dans les formes de son adresse –, ce temps de la mise en perspective, est celui de la palpation des surfaces et de leur traitement : à chaque instant, tout au long du déroulement de la cure, l'« attention excitée »² de l'analyste trouve dans la construction d'un lieu psychique de l'écoute, en décalage, les moyens de sa tempérance. Dans la cure, ce sont les mots qui sont les « porteurs » de l'effet d'excitation, en tant qu'ils sont, fondamentalement, substitués de l'acte, mais c'est la mise en parole qui « ralentit » la magie, c'est elle qui « restitue à la conscience un temps de saisie, un fragment de temps arraché à la toute-puissance des pensées »³.

La fente de la conscience

Comme le remarque J. Imbeault⁴ : « Nulle part dans la vie, on ne parle comme dans une analyse. » En analyse, la parole est l'« objet d'un manie-ment » et subit un certain traitement, qu'il se représente comme un *étalement*. Il propose l'image d'une boule de papier froissée qu'il faudrait déplier afin de pouvoir en lire tous les détails, mais aussi tous les artefacts, et accéder ainsi, après une telle mise à plat, à la perception d'un discours qui se tient à l'insu de

1. P. Fédida, Du rêve au langage, *Psychanalyse à l'Université*, X, n° 37, 1985. Article republié dans *Le primitif. Que devient la régression ?*, APF/Annuel 2007, Paris, PUF, 2007.

2. L. Kahn, L'action de la forme, « La figurabilité », *RFP*, t. LXV, « spécial Congrès », 2001, 990-999. Voir également L'excitation de l'analyste, in *Le fantasme, une invention ?*, Paris, APF, 2000.

3. P. Lacoste, Barbarismes, *L'Inactuel*, nouvelle série n° 3, « Formes du primitif », automne 1999, Belfort, Éd. Circé.

4. J. Imbeault, *Mouvements*, Paris, Gallimard, 1997, pp. 16-17.

son locuteur : c'est seulement au moyen de ce procédé d'étalement que la parole, défilant par la « fente » de la conscience, devient perceptible. Car l'accès à la conscience est malaisé, difficile, et l'interlocuteur de *L'analyse profane*, découvrant toute l'étendue du matériel inconscient, aurait encore de quoi s'étonner sur la façon dont « pareil chameau a pu passer par ce trou d'aiguille »¹. L'idée de « défroisser » ainsi la parole a quelque chose d'attrayant, si toutefois on l'applique à chacun des deux protagonistes de la partie. Car l'analyste n'échappe pas non plus, pas plus que son patient, au côté froissé de son propre entendement. Il aura besoin, pour s'en défaire, et tenter ainsi d'atteindre l'inconnu, de recourir au langage par images, la *Bildersprache* du rêve.

La « fente » étroite de la conscience est une expression imagée que Freud utilise dans le chapitre IV des *Études sur l'hystérie* lorsqu'il tente de faire part de ses hypothèses à propos de l'existence et de l'action de ce qui ne s'appelle pas encore l'inconscient, mais « contenu mental » ou « matériau », ou encore « élément pathogène », et que la pratique d'une nouvelle méthode de traitement lui permet de mettre en lumière. Les considérations théoriques qui se trouvent exposées dans ce chapitre le sont de manière imagée et tentent de rendre compte de ce que Freud désigne comme une « dynamique de la représentation ». Et cette dynamique de la représentation esquisse comme une cartographie, une toute première topologie, en quelque sorte, de l'appareil psychique. Dans sa tentative pour décrire l'organisation du matériel pathogène, Freud suit tout d'abord un modèle qui est le modèle temporel de la sédimentation des couches géologiques : il décrit le matériel des souvenirs pathogènes oubliés comme s'étant déposé selon deux types de stratifications autour d'un noyau central. Puis il est bientôt contraint, du fait de ce qu'il découvre avec la pratique, du fait de ce qui se fait jour dans ce qu'il entend, d'envisager l'existence d'un troisième ordre d'agencement de ce même matériel. De cet agencement, on ne saurait prétendre tirer quelque règle générale, remarque-t-il, pour la bonne raison qu'on est obligé de le référer à la seule *logique qui règle les mouvements* du « contenu mental ». À propos de ce troisième type d'organisation, non pas des souvenirs remémorés, mais bien, déjà, de ce qui se présente comme ébauche d'un *système* de « représentations » mobiles, Freud parle de « dynamique représentationnelle » ; il l'oppose aux deux types d'organisation décrits précédemment, où le matériel était conçu comme simple dépôt d'archives. Dans ce nouveau type d'organisation, l'enchaînement logique des contenus mentaux, précise-t-il, se présente selon « un système de lignes ramifiées et surtout convergentes. Ce système présente des nœuds où se rencontrent deux ou

1. S. Freud (1895), Psychothérapie de l'hystérie, in S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1973, p. 235.

plusieurs lignes. Une fois réunies, ces lignes poursuivent ensemble leur route. En règle générale, plusieurs lignes, indépendantes les unes des autres ou parfois reliées, débouchent ensemble dans le noyau central »¹.

Où l'on voit que ces considérations théoriques sur les connexions qui relient entre eux lesdits « contenus mentaux » ne sont pas sans évoquer le schéma de l'appareil de langage tel que Freud avait pu le concevoir quelques années auparavant. Elles ne sont pas non plus sans préfigurer ce qui constituera dans un avenir proche l'essence des processus primaires qui régissent la logique inconsciente. Mais, à cette époque, de telles considérations, aussi spéculatives puissent-elles apparaître, sont, encore une fois, intrinsèquement articulées à la pratique. Elles ne découlent pas, comme le remarque J. Imbeault, de l'invention de la notion théorique d'inconscient mais, bien au contraire, la précèdent :

« L'étalement de la parole, écrit-il, n'est pas une application *a posteriori* des corollaires ou des dérivés de l'idée d'inconscient. L'invention du procédé analytique, sa préhistoire, ne découle pas de ce concept. (...) Il s'établit dans la pratique de Freud avant que la théorie proprement dite de l'inconscient n'ait été élaborée, avant aussi que n'aient été réunis tous les ingrédients de ce qui deviendra la "méthode" psychanalytique classique (associations libres, écoute flottante, séances régulières, etc.). »²

Ainsi la psychanalyse ne sera-t-elle jamais, à aucun moment de son histoire, application d'une théorie dans la pratique.

Déplacement dans la pratique, ouverture dans la théorie

Certes, ce n'est pas encore « cela », mais les prémices de ce qui se trouvera exposé en 1915 dans les écrits métapsychologiques sont repérables. Ils le sont tout particulièrement lorsque Freud décrit le réseau associatif que dessinent ce qu'il a nommé « contenus mentaux » au travers des mouvements qui les animent, ce qu'il entreprend alors de théoriser comme « dynamique de la représentation ». Ou quand il explique pourquoi, dans la pratique, il ne faut pas s'effrayer devant l'aspect décousu des récits et des souvenirs qu'apportent les patients, car ils « n'en fournissent pas moins les matériaux qui, ultérieurement, joueront leur rôle grâce à la découverte d'un *lien* »³. Ou encore quand il écrit que le récit lui-même peut se faire le premier serviteur de la résistance :

« Qu'on ne s'attende point à ce que les libres propos du malade facilitent à l'analyste la reconnaissance des matériaux contenus dans les couches les plus superficielles, l'évaluation de la profondeur où ils se trouvent ni la détermination des points où

1. *Ibid.*, p. 234.

2. J. Imbeault, *op. cit.*, pp. 17-18.

3. S. Freud (1895), Psychothérapie de l'hystérie, *op. cit.*, p. 236. (Souligné par moi.)

se relie entre elles les associations d'idées cherchées. (...) La narration que fait le malade semble achevée, solide. On se trouve d'abord devant elle comme devant un mur bouchant toute perspective et ne laissant pas deviner ce qui se cache derrière elle ni même s'il s'y cache quelque chose. »¹

Mais cela n'est pas fait pour décourager Freud, qui persiste à mettre à profit le conseil de Charcot de se garder contre les tendances par trop spéculatives et de considérer les mêmes choses aussi longtemps qu'il le faut, jusqu'à ce qu'elles se mettent à parler d'elles-mêmes. Mais parfois, pour pouvoir poursuivre l'observation, il faut savoir changer de point de vue... et de technique. C'est ainsi que, dans cette période initiale, on assiste à une évolution de la méthode où, pour le médecin, l'intérêt porté à la parole du patient vient peu à peu prendre le pas sur celui que suscitait jusqu'alors la compréhension du processus morbide en soi. Durant cette période, Freud abandonne dans un premier temps l'exercice de l'hypnose, puis, dans un second, celui de la « pression » sur le crâne, laquelle était, plus ou moins dans la même perspective, destinée à « forcer » les malades à *révéler* tout élément pathogène.

Ainsi la recherche d'indices constitue-t-elle déjà, à cette époque, une tâche particulière, spécifique du travail de l'analyste. Elle est au point de départ de l'écoute analytique elle-même. Mais elle devra aussi compter avec le renoncement, actif de la part du « médecin », quant à la réalisation immédiate du désir de guérison : le changement de technique opéré par Freud ne mériterait pas qu'on s'y attarde, s'il ne préfigurait déjà la mise en retrait de la personne du médecin. S'il n'était pas, déjà, annonciateur de l'instauration d'une situation particulière qui, par le biais de l'absentification de la personne en présence, par le détour du « refusement » que s'impose l'analyste, mènera au décalage de l'écoute, et ouvrira du même coup les perspectives de la théorie : désormais, le décalage dans la pratique instaure une rupture dans le regard porté sur la théorie, instituant ainsi les fondements mêmes de la théorisation de la pratique. Car le dispositif de la séance ne fait pas seulement effet sur la parole du patient, il règle aussi l'écoute de l'analyste... tout comme il règle aussi le cours de son excitation intellectuelle : « La menace qui pèse sur celui qui procède par construction est le circuit court de la pensée. »² Délaissant le circuit court, il faudra donc se soumettre au long détour impliquant la mise en attente des représentations ; il faudra renoncer à la satisfaction immédiate que procure la découverte, et suivre le cheminement complexe que trace la parole dans les méandres du transfert. « Là où l'on arrive de bonne heure à englober le transfert dans l'ana-

1. *Ibid.*, p. 237.

2. L. Kahn, L'excitation de l'analyste, art. cité.

lyse, celle-ci se déroule plus lentement et devient moins claire, mais elle est mieux assurée contre de subites et invincibles résistances. »¹ C'est là ce que Freud aura compris avec Dora.

II – MOTS, CHOSES, CONTACTS

Pour Freud, le changement de point de vue est lié, très directement, à son auto-analyse : « Elle constitue dans mon travail, écrit-il à Fliess le 14 août 1897, *une indispensable pièce intermédiaire*. »² On sait combien la notion d'*intermédiaire* tiendra de place dans la suite du mouvement de la théorisation, ne serait-ce qu'à propos du fantasme, ou encore du transfert, qualifié de domaine intermédiaire « entre la réalité et la maladie »³. Ainsi l'« Autre scène » n'est-elle pas seulement la scène du rêve, elle est aussi la scène psychique que vient investir le travail de Freud sur le rêve, travail d'interprétation de ses propres rêves et travail sur le travail du rêve lui-même. Elle est figuration d'un lieu autre, lieu intermédiaire, lieu tiers d'où le regard, se portant sur les choses, donne à leurs images la force de déployer ce qu'elles tenaient enfermé jusque-là. Des mots, il en sera comme des images...

Du fait qu'on puisse déplacer son regard sur les choses pour leur faire dire ce qui est inaccessible ou inconnu et qui pourtant est là, Freud avait eu l'intuition très tôt : les patients, suppose-t-il, ne savent pas qu'ils savent ce qu'ils savent quand même. C'est avec Elisabeth von R., en 1892, qu'il abandonne l'hypnose, peu à peu, mais néanmoins définitivement, ne gardant du dispositif que la position allongée, alors que lui-même se tient légèrement en retrait, une main posée sur le front de la jeune femme, ce qui lui permet d'y exercer parfois une pression soutenue afin d'aider celle-ci à *voir*, littéralement, les idées ou les images qui lui viennent à l'esprit. « Eh bien, qu'avez-vous vu ou pensé ? », questionne-t-il, mettant sur le même plan images et pensées, tout en constatant que « le retour des images nous donne généralement moins de peine que celui des idées »⁴ : c'est que l'image, qui ressort du visible, apparaît au sujet comme venue depuis l'extérieur, et ne faisant pas vraiment partie du monde de ses pensées. Ainsi peut-il la décrire comme telle, plus aisément qu'il ne le ferait d'une idée. Or l'image, au fur et à mesure que le patient en fait la description,

1. S. Freud (1905), Fragments d'une analyse d'hystérie, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967, p. 89.

2. E. Jones (1953), *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, I, Paris, PUF, 1976, p. 358.

3. S. Freud (1914), Remémoration, répétition et élaboration, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972, p. 113.

4. S. Freud, J. Breuer (1895), *op. cit.*, p. 226.

s'effrite : « Tout se passe, quand il transpose la vision en mots, comme s'il procédait à un déblaiement. »¹ Dans l'écart qui se constitue alors entre un visible, encore proche de celui que procurait l'image hallucinée commandée par la suggestion hypnotique, et un visuel, qui ne doit désormais ses effets qu'au pouvoir suggestif des mots, l'image en vient à figurer tout autant qu'à défigurer. Il s'agira donc d'*épuiser le visible au moyen du visuel des mots pour atteindre la réminiscence*, celle-là même qui gît au cœur du noyau pathogène. En quelque sorte, sans cet écart entre le visible des images et le visuel des mots, celui qui écoute, tout comme celui qui parle, ne saurait trouver de « pont » entre le langage et le symptôme. C'est bien pour cette raison que le récit devra être fait « en détail », traquant les liens qui unissent les souvenirs entre eux, comme ils unissent les scènes et les événements de la vie.

Depuis le traitement de Cecilie M., Freud ne peut plus ignorer que les hystériques ont l'art, pour fabriquer des symptômes, de se servir du trésor inépuisable que constitue la capacité de figuration du langage. Car Cecilie, plus que toute autre, possédait un véritable don pour convertir la moindre locution en symptôme. Chez elle, « c'était tantôt la sensation qui suggérait l'idée, tantôt l'idée qui, par symbolisation, avait créé la sensation »². Cette faculté, d'user du langage à des fins personnelles, Freud la retrouve chez Elisabeth, qui se plaint amèrement de la solitude que lui réserve le destin tandis qu'elle ne peut se tenir debout du fait des douleurs lancinantes qu'elle éprouve dans les jambes. Et ce qu'il entend alors, ce qu'il découvre véritablement, c'est la connexion intime qui s'établit comme instantanément, entre l'*affect* de solitude et l'*image* de soi debout toute seule. Connexion contenue dans le mot même d'*Alleinstehen*, lequel, à cette heure, n'a pas encore acquis le statut théorique de représentation de mot. Car, si *Alleinstehen* signifie bien « solitude », il s'énonce, littéralement, comme « se trouver debout seule ». Opportuniste, le mot a fourni ici l'occasion de convertir la souffrance psychique en douleur physique.

De l'abstrait au concret...

Mais ce que Freud et Elisabeth vont découvrir ensemble de la puissance des mots est d'une autre nature encore. C'est à propos du souvenir d'Elisabeth, maintes fois évoqué, et d'apparence anodine, d'avoir dû souvent sauter « pieds nus hors du lit » pour répondre à l'appel nocturne de son père malade, que Freud repère ce qu'il appelle alors une lacune dans le réseau des scènes entre

1. *Ibid.*, p. 227.

2. *Ibid.*, p. 144.

elles et dans leur agencement temporel. Ainsi la prise en compte des lacunes s'orientent-elles désormais du côté de ce qu'on pourrait appeler des « écarts » dans la logique, et non plus du côté des « blancs » dans la mémoire : la jeune fille se plaint d'une sensation de froid qui accompagne souvent la douleur, et cependant l'apparition de ses symptômes ne saurait être reliée directement au traumatisme de la maladie de son père dans la mesure où ceux-ci ne se sont produits pour la première fois que très longtemps après la mort de celui-ci. C'est Elisabeth elle-même qui livrera la réponse : « La malade commença par me surprendre en m'annonçant qu'elle savait maintenant pour quelle raison les douleurs partaient toujours d'un point déterminé de la cuisse droite et y étaient toujours les plus violentes. C'était justement l'endroit où, chaque matin, son père posait sa jambe très enflée, lorsqu'elle en changeait les bandages. »¹ L'origine du mal se trouvait donc maintenant révélée dans sa nature profonde, infantile, purement sexuelle, et cela grâce à la perspective que les images de mots avaient permis d'ouvrir.

Car sauter « pieds-nus-hors-du-lit » est une expression issue d'un langage imagé. Une expression où le langage se sert de la langue pour s'animer lui-même. L'image produite ici est image en mouvement, tout autant physique que psychique. L'expression langagière, en l'espèce, met en scène les effets sensibles de l'appel paternel : elle vient figurer, ici et maintenant, l'angoisse de cet appel, où se travestit le désir intense de son attente. Car le froid et le nu, agencés ensemble, sont déjà la mise en figure d'un *contact*, qui, sans être nommé comme tel, se découpe cependant comme point de fuite dans l'énoncé d'une expression toute faite et toute prête. Du fait de l'éblouissement, de l'ultraclarté (*Überdeutlich*), qui émane de l'expression langagière, celle-ci en vient alors à n'être plus une simple représentation, pas plus que ne le sont le jaune des fleurs ou le blanc du pain, représentations de couverture dans le souvenir du même nom qu'expose Freud : une couleur, en soi, ne représente rien, elle ne vaut que par son intensité. Avec le *nu* et le *froid* ensemble, ici, maintenant, au sein même du langage, c'est l'intensité brutale du froid, pure sensation, qui recouvre, littéralement, le feu de la passion désirante qui a fait sauter, pieds nus – et, pourquoi pas nue ? –, hors du lit. Celui ou celle, médecin ou patiente, qui entend alors les mots dans l'actualité de la scène produite découvre alors « les traces dans leur présence actuelle »² ; il ne peut que ressentir à son tour, à nouveau, comme la première fois, l'effet de cette intensité, et en chercher opiniâtrement l'origine.

C'est ainsi que le contact entre le froid et le nu pratique une découpe dans la perspective, et mène au contact de la jambe du père sur la cuisse de la fille,

1. *Ibid.*, p. 117.

2. F. Gantheret, *Moi, monde, mots*, op. cit.

source de la contamination, source aussi de l'inscription de ce qui fait événement psychique. Les contacts de mots sont les contacts des corps : ils sont le contact sexuel des corps. Ce sont bien les mots qui ouvrent le défilé dans lequel s'engouffre le désir, et c'est la concrétude qu'ils offrent qui permet aux émotions, aux sensations qui lui sont liées de se dire ou de s'avouer. Ainsi, mue par la force pulsionnelle, la parole à son tour produit des images, engendre des figures. La parole, soumise à la règle de la libre association, s'emballe et, déjouant la censure, présente le désir comme réellement accompli. *La parole alors se comporte comme dans le rêve*, où, du fait de l'impossibilité de figuration dont sont affectés les moyens langagiers susceptibles d'exprimer de subtiles relations de pensée, « seul le matériel brut de la pensée est exprimé, *l'abstrait est ramené au concret qui est à sa base* »¹.

Et du concret vers l'abstrait

Ce qui fait, donc, du rêve, la « voie royale » pour la connaissance des processus inconscients, ce n'est pas tant le rêve lui-même, dont l'expérience qu'en fait le rêveur demeure ineffable, c'est sa mise en mots. Le récit du rêve – tout particulièrement au travers de la destinée transférentielle qu'il croise dans la situation d'analyse – est une tentative pour lutter contre l'oubli. Le fait de « retenir » un rêve est déjà une tentative pour garder sensible l'accomplissement du désir qui s'y est réalisé durant le sommeil. Il n'y a d'autre façon pour s'extraire de l'autisme du rêve, ou pour ne pas avoir à en supporter l'insupportable oubli, que de chercher à en communiquer son contenu à autrui... quitte à l'oublier ensuite. En ce sens, l'élaboration secondaire, dans le travail qu'elle exerce sur le matériel brut, concret, des images produites est déjà une mise en mots, depuis le lieu même de l'expérience. Le récit qui s'ensuivra s'appuie sur cette mise en mots des restes perceptifs. Il est le travail de la pensée et de la mémoire qui luttent contre l'opacité des images et permettent leur défiguration et leur déploiement, lesquels ouvriront à leur tour à l'associativité et à l'« intelligence » du contact entre les choses. Ainsi l'élaboration secondaire constitue-t-elle déjà un lieu psychique décalé, une autre perspective, depuis laquelle les mots construiront et la scène du rêveur et celle de l'interprète. Le travail de l'interprétation est intimement lié à l'existence d'un tel lieu psychique et au « travail » qui s'y effectue. Sans ce lieu, « rêver l'autre », pour reprendre la belle expression de René Major, resterait lettre morte. Mais si « rêver l'autre »

1. S. Freud (1932), Révision de la théorie du rêve, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 30. (Souligné par moi.).

implique de la part de l'analyste qui écoute une ouverture propre à induire un mode régressif de la lecture du texte du rêve, un mode où les mots soient traités comme choses, il requiert aussi que le mouvement inverse soit mis en œuvre, sur le même métier et dans le même temps, cela afin que « les choses cèdent le pas à leurs représentations »¹. La traduction requise par Freud dans la lettre à Fliess n° 52 est au prix de ce double mouvement².

La visée du contact

Contacts de mots, contacts de *choses*, autant de contacts qui s'inscrivent par conséquent déjà dans une vision anticipatrice du contact avec « la chose » inconsciente, inconnaissable par nature. Avec ce qu'il appelle « l'unité supérieure du *contact* », Freud, dès cette époque, fait montre d'une véritable intuition de ce qu'est le fonctionnement primaire de la logique inconsciente, et de sa transformation par les processus de pensée : « L'association par contiguïté est un contact au sens propre, écrit-il ; l'association par similitude, au sens figuré. »³ Or l'écoute de la parole passe nécessairement par la voie de la contiguïté tout autant que par celle de la similitude : elle passe nécessairement par le défilé du contact. Dès lors, la prise en compte, dans tout discours tenu par le patient, de la force hallucinogène des mots, lestés qu'ils sont de leur charge pulsionnelle, mène à abandonner un mode de traduction qui ne s'appuierait que sur l'ordre purement symbolique du langage et à conférer toute sa place à l'*impression* que laissent les mots. La rencontre de Freud avec les mots du langage est une expérience, au sens plein du terme : les mots laissent des traces, sur la chair de l'hystérique en premier lieu, mais aussi sur la surface de l'appareil psychique de l'analyste. Des traces qui ne sont ni simples graffitis ni hiéroglyphes complexes, aux images figées. Car elles sont au contraire animées d'un perpétuel mouvement qui suit la trace de l'investissement premier, celui qui a permis l'inscription de ce que Laurence Kahn désigne comme « la première forme »⁴. Et qui suit aussi la multiplicité des parcours empruntés depuis lors, sans cesse remaniés par l'action de la condensation ou du déplacement. C'est seulement ainsi, en considérant la plasticité du mot eu égard à la multiplicité des trajets qu'il a frayés, en considérant les contacts et les ruptures qui se sont produits avec les choses et avec leurs images, que l'on pourra se servir de la

1. S. Freud (1912-1913), *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1993, p. 203.

2. S. Freud (1887-1902), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 156.

3. *Ibid.*, p. 204.

4. L. Kahn, La première forme, in *Le primitif. Que devient la régression ?*, APF/Annuel 2007, Paris, PUF, 2007.

monnaie qui a cours dans le pays traversé : « dans notre cas, la *monnaie névrotique* »¹, écrit Freud. Car « les névrosés vivent dans un monde à part [où] seul ce qui a été pensé intensément, représenté avec de l'affect, produit un effet chez eux »². On ne saurait mieux définir le *dialecte* propre à l'infantile...

III – LES MOTS DE L'HOMME AUX RATS

De l'usage de ce dialecte, en tant qu'il est la langue de l'*infantile*, l'exposé du cas de Dora montre bien qu'il n'est pas encore vraiment pris en compte comme tel : les « indices » que fournit le langage y apparaissent traités comme des éléments appartenant au fond symbolique de la langue plutôt que comme des créations originales relevant de l'activité fantasmatique à proprement parler. Ainsi la fumée entre-t-elle directement en rapport avec la personne de Freud ; le fumeur, par le biais d'une traduction quasi automatique dans laquelle ce qu'on pourrait nommer – à l'égal du travail du rêve – le travail de transfert, ne trouve pas à se détailler. La préférence est ici donnée à la voie courte de l'équivalence symbolique plutôt qu'à celle, plus longue et plus lente, du libre détour de l'association libre. Comme si l'auteur, l'analyste, avait été trop occupé à appliquer la théorie à la pratique et qu'il avait voulu, dans la cure comme dans son exposé, démontrer le bien-fondé de celle-ci comme de celle-là. Et pendant que Freud se réjouit de la participation active de sa patiente et de sa docilité, Dora, qui se montre si prompte à accepter les constructions de son analyste, use en silence de la résistance transférentielle, et maintient secrètes les véritables sources de son mal. Ce n'est que bien des années plus tard que Freud ne se laissera plus prendre à ce stratagème de l'inconscient et qu'il qualifiera de mensongers les rêves de la jeune fille homosexuelle. Pour l'heure, l'infantile est encore obscurci par un trop de présence. Trop de présence de la personne de l'analyste, mais aussi de la théorie naissante, celle du rêve : une théorie sexuelle de rêve, pourrait-on dire, d'où la sexualité viendrait à occulter le sexuel. C'est ainsi que Freud, en écoutant Dora, en vient à mettre de côté ce qu'il venait de découvrir grâce aux hystériques. À savoir que les mots dans la cure se comportent comme des choses autonomes et que ces choses-là tirent leur pouvoir des contacts qu'elles opèrent et des effets qu'elles exercent.

Il n'en ira pas de même avec l'Homme aux rats. Avec celui-ci, force est de constater que les manifestations symptomatiques, en l'espèce les obsessions,

1. S. Freud (1911), Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques, *Résultats, idées, problèmes*, I, *op. cit.*, p. 142.

2. S. Freud, *Totem et tabou*, *op. cit.*, p. 205.

sont des formations dont on peut situer l'origine dans une période de l'enfance la plus reculée. C'est ainsi que la névrose obsessionnelle, remarque Freud, est susceptible d'en apprendre plus sur l'inconscient que l'hystérie ou les phénomènes hypnotiques¹.

Une langue parlée

La névrose obsessionnelle en apprendrait-elle plus sur le contact ? La névrose obsessionnelle, dans laquelle les productions inconscientes font irruption dans la conscience à l'état brut, sans avoir subi aucune déformation, pratique également, avec un art consommé, la liaison des pensées entre elles, afin d'assurer leur réalisation sur un mode magique, ou encore exercer leur annulation, toujours sur ce même mode. C'est par ce procédé de contact qu'opère la toute-puissance des pensées. Alors que l'hystérique parvient à traiter les contacts entre les mots comme des équivalents du contact entre les choses grâce au déplacement, l'obsessionnel, pour sa part, « réussit » – au sens du succès remporté par la névrose – à traiter les contenus de pensée eux-mêmes, bien que déjà secondarisés, comme des choses à mettre ou à ne pas mettre en contact, c'est selon. La pensée obsessionnelle agissant ainsi, sur le mode de la logique primaire, s'effectue, de manière caractéristique, suivant le procédé de la condensation, et tend, au sens propre du terme, à amalgamer la pensée avec les objets qu'elle désigne, et cela sans que puisse s'y glisser le moindre écart. C'est de cette façon, surdéterminée, que s'établit la régression typique qui investit le siège de la parole : régression de l'acte à la pensée, régression qui opacifie la parole elle-même et place le sujet dans l'impossibilité radicale d'avoir accès, comme le remarque Freud, au contenu de ses propres obsessions. Dès lors qu'il ne s'agit plus simplement de contacts de mots, mais bien de pensées structurées selon le mode d'un langage véritable, se construit le discours que Freud assimile à un dialecte de l'hystérie, discours qu'il n'est pas loin de reconnaître comme dialecte de l'inconscient lui-même. C'est l'étrange familiarité que ce dialecte entretient, sur le plan de la forme, avec les processus de pensée en général qui poussera Freud à modifier la technique de sa méthode. Car il va lui falloir laisser se déployer ce dialecte, afin de le décrypter et de le faire sien. Modification technique qui ouvre l'espace de l'écoute en instaurant la « mise à distance des intentions de l'analyste »² et prend en compte les méandres par lesquels la

1. S. Freud (1909) Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle, *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 247.

2. P. Lacoste, La magie lente, *Contraintes de pensée, contrainte à penser*, *op. cit.*, p. 129.

parole magique, qui entend bien retrouver la force de l'acte, devient ainsi le tenant-lieu du transfert. Car, dans la séance, c'est alors la parole elle-même, non seulement dans l'adresse qu'elle contient, mais dans l'effectivité qu'elle vise, qui devient à la fois la source et l'objet du transfert. On ne peut pas se contenter simplement d'utiliser la monnaie qui a cours dans le pays qu'on traverse, si l'on n'use pas du dialecte qui s'y parle !

Une pensée délirante

Certes, la reconnaissance de la visée transférentielle de la parole de l'obsessionnel n'est pas encore totalement explicite à l'époque, mais l'examen du jeu des substitutions et des recombinaisons qui se fait lors de cette régression, au-delà du fait qu'il décrit parfaitement ce qu'il en est de la « contrainte » que fait peser la névrose, révèle la vivacité et la puissance de l'animisme dans l'exercice de la pensée. L'inconscient, en tant que « primitif conservé », affleure à la surface des mots : c'est lui qui rend la pensée « délirante », c'est lui qui pousse Freud à entendre ce à quoi il ne s'attendait pas, mais qu'il n'entend pas moins pour autant.

Entendre, alors, ne passe pas seulement par la voie des rapports qui pourraient s'établir à partir de la seule chaîne signifiante : ces rapports dont l'imbrication de *Ratten* dans *Heiraten* demeure l'exemple le plus lumineux mais où la voie de la substitution symbolique se fait encore relativement pressante (des « rats » aux « enfants » puis au « mariage », il n'y a qu'un pas). Et cela, alors même que l'écho de l'assonance retentit de toute sa force et se trouve au centre de ce qui permet à Freud, déjà, d'imaginer que ce qui a favorisé la voie de la substitution est bien, comme il l'affirmera plus tard à propos de la schizophrénie, « l'identité de l'expression verbale, et non la similitude des choses désignées »¹. L'identité de l'expression verbale, en effet, ne bénéficie-t-elle pas presque toujours d'un renforcement dû principalement à l'assonance qui peut résonner dans les mots, celle-ci fournissant le point de contact sensoriel entre ceux-là ? C'est ainsi que l'identité de perception rattrape l'identité de pensée, et vient lui prêter main-forte. Ici, il n'est pas interdit d'imaginer que l'assonance, au travers de l'effraction que provoque sa résonance, propose matière à l'image et lui donne corps, littéralement. Phénomène qui trouve sa confirmation lors d'une activité dite « délirante » de l'Homme aux rats, terme employé par Freud à propos d'un événement dont celui-ci lui fit le récit au cours d'une séance : jaloux de son cousin Dick, qui menait une cour trop empressée à son goût

1. S. Freud (1915), L'inconscient, *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, « Folio », 1986, p. 116.

auprès de la dame de ses pensées, il entreprend une cure d'amaigrissement d'un style particulièrement impulsif et « quasi suicidaire », afin, selon l'expression imagée qu'en donne O. Mannoni, de « détruire le *dick* en lui-même, c'est-à-dire sa grosseur »¹. S'il est permis ici à Freud de parler d'activité délirante, c'est, dans un premier temps, dans la mesure où la voie de la motricité « représente » et *agit* la tentative d'assassinat perpétrée sur le cousin, et c'est aussi, dans un deuxième temps, que l'activité de pensée, délirante elle aussi, s'est emparée du prénom du cousin pour le constituer en chose à faire disparaître, *dick* tenant le rôle de pont verbal entre pensée et acte. Une telle activité de la pensée, délirante donc, surpasse celle de la pensée magique, tout en s'étayant cependant sur le même fait : que les mots peuvent venir à la place des choses. Voilà ce qui peut déchaîner la puissance d'une croyance délirante qu'on n'aurait pas soupçonnée ! Petit délire passager que celui-ci, certes. Petit délire obsessionnel, qui met en pratique ce que la théorie avance à propos du rêve, autre psychose passagère au cours de laquelle la pensée du dormeur tiendra le vœu pour accompli tout simplement parce qu'il y est *présenté* comme tel dans la fulgurance de l'instant, et cela grâce au fait que les mots y sont traités comme des choses. Ce qui caractérise la névrose obsessionnelle, écrit Freud à Fliess, c'est le fait que *le refoulé fait irruption dans la conscience par le moyen de la représentation verbale et non par le concept qui lui est lié* : « C'est pour cette raison que, dans les cas d'idées obsédantes, les choses les plus disparates se trouvent unies *sous un vocable à significations multiples*. »² Le procédé de la condensation est le même que celui dont se sert le rêve.

« Mais ce ne sont là que des mots ! », aurait pu dire le questionneur de *L'analyse profane*. L'Homme aux rats dit de même, s'obstinant à nier que l'inconscient puisse ainsi surgir depuis son propre langage, et oubliant, annulant même le fait que, s'il est venu consulter Freud, c'est après avoir lu la *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Il lui faudra bien admettre cependant, non sans mauvaise humeur, l'interprétation de Freud concernant la formule de protection qu'il a inventée pour se protéger de sa tendance à la masturbation. La formule tient lieu de prière conjuratoire et l'analyse révélera qu'elle est une représentation condensée. *Glejisamen* résulte de la mise en contact du « mot » *Gleji* et du mot *Amen*, ce qui confère à la formule une allure de prière. Soit, mais entre les deux mots, venu là pour les tenir ensemble, s'est glissé un petit « s », dont le patient a oublié la fonction, mais que Freud relie sans hésiter au mot *Amen*, pour entendre alors le *Samen* comme *Semen* (« sperme ») : Freud

1. O. Mannoni, *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Le Seuil, 1969, p. 141 (en allemand, *dick* signifie « gros »).

2. S. Freud (1887-1902), *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 212. (Souligné par moi.)

devine alors au travers de *gleji(sa)* que le prénom de la dame aimée n'est autre que Gisela, prénom dont on peut par ailleurs supposer qu'il ne lui est pas tout à fait indifférent. La scène s'éclaire alors brusquement à l'instant où l'énigme du mot se trouve résolue : l'homme, en proférant sa « prière », est en train d'unir son sperme avec le corps de sa bien-aimée, « c'est-à-dire, conclut Freud, qu'il se masturbe en se la *représentant* »¹.

Ainsi, quand la conscience morale refuse la voie de la motricité, l'acte trouve-t-il à se réaliser sous la forme d'une pensée, voire d'un mot, si abstraits soient-ils. Mais si l'écoute de l'analyste a pu déjouer le subterfuge, c'est bien en ramenant les mots du langage aux choses concrètes qui sont en son fondement. C'est effectivement en *visualisant* la mise en contact des représentations de mots (*Wortvorstellungen*), avec les représentations de choses (*Sachvorstellungen*) qui leur sont liées, que Freud « voit », à rebours, comment les choses sont connectées entre elles, et qu'il peut alors formuler la traduction. Grâce à l'agglutination dont elles sont l'objet, les représentations de mot auront fait plus encore que représenter les choses concrètes qui sont à leur base : la compulsion de représentation – expression créée par J.-C. Rolland –, s'exerçant aussi chez l'analyste, force à la création d'images qui, s'insinuant par la fente de la conscience, à leur tour engendrent d'autres images.

« Par la brèche de la rétine, écrit Freud dans une lettre adressée à Arnold Zweig le 10 septembre 1930, on pourrait voir profondément dans l'inconscient »² : l'imprécision des impressions sensorielles, due à un handicap – ce qui était le cas pour A. Zweig –, « excite la tendance centrale à des illusions dont la construction est alors prise en charge par l'imagination inconsciente »³. L'analyste, handicapé lui aussi, car il n'a rien vécu ni refoulé de ce dont son patient lui parle, se retrouve en quelque sorte contraint de voir dans la pénombre. Et, donc, de produire des images. On est loin de la description du paysage que fait le voyageur du chemin de fer à son voisin moins bien placé que lui ! Car ni le patient ni l'analyste ne produisent de mots à partir des seules images de la réalité : s'ils produisent des mots, ils le font aussi à partir des images de mots, et des choses que celles-ci cherchent à faire connaître de l'inconscient. C'est ainsi que Freud écouterait le discours de l'Homme aux rats « à la façon d'un grand rêve »⁴.

1. S. Freud (1909), *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1974, p. 149. (Souligné par moi.)

2. S. Freud, A. Zweig, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1973, p. 48.

3. *Ibid.*, p. 47.

4. O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire...*, *op. cit.*, p. 158.

Ce que révèle la fabrication de l'anagramme Gleji(sa)

Attardons-nous un instant sur la fabrication de l'anagramme lui-même tel que Freud en donne le détail dans le *Journal*. Freud suit la fabrication du mot comme il découperait un rêve et traque le travail de cette fabrication sur le même plan que le travail du rêve.

Le mot est ainsi construit, que les associations du patient fournissent : si *amen* est clairement emprunté au monde du langage propre à la prière, *gleji* demande à être traduit, et l'Homme aux rats s'exécute de bonne grâce. Ainsi le *gl* est-il la contraction de l'expression « rends heureux », et le *j* celle de « maintenant et toujours ». Pour le reste, c'est-à-dire, le *e* et le *s*, leurs correspondances ont été oubliées. Il est « maintenant clair que ce mot est né de Gisela/(s)amen, et qu'il unit sa semence au corps de sa bien-aimée »¹. Freud n'a aucun mal à convaincre le patient de sa découverte, celui-ci confirmant volontiers sa justesse, car, parfois, la formule s'est présentée à lui comme *Giselamen*. Mais, le lendemain, Freud notera qu'il s'est présenté à sa séance de fort mauvaise humeur.

Portons la mauvaise humeur de l'Homme aux rats au compte d'une interprétation pas tout à fait juste, ou plutôt dont l'insuffisance ne le satisfait pas. Justement. Tout d'abord, elle ne le satisfait pas parce qu'au-delà de ce mot – outre le fait qu'il révèle le nom de la dame aimée, nom qu'il avait jusque-là tenu secret – vient se figurer l'image même de la satisfaction. Non pas la satisfaction du sujet lui-même, mais celle qui satisfait l'économie libidinale, au nom du principe de plaisir. C'est le nécessaire abaissement de la tension – tension que dénonce la compulsion –, c'est sa régulation qui trouvent à s'exercer grâce à l'énoncé de la formule, sous la forme de ce qui a la fonction d'une prière certes, mais dont le caractère d'efficacité tient plus sûrement aux matériaux dont elle est faite, qu'à la magie espérée du fait de sa prononciation. Ce mot, « c'est un geste », propose C. Barazer², qui note ainsi comment la motricité trouve à s'introduire dans la parole, et c'est peut-être, en effet, parce qu'elle est parole agie tout autant que parole-acte qu'elle trouve son effectivité. Un tel « geste », de nature somnambulique, s'il sert assurément le fantasme en réalisant la satisfaction pulsionnelle qui est à son origine, n'entre pas moins, sur le plan économique, selon un mode parfaitement hallucinatoire, au service du principe de plaisir : les deux processus sont liés.

1. S. Freud (1909), *L'Homme aux rats...*, *op. cit.*, p. 149.

2. C. Barazer, Injure et transfert : à propos de la notion de « régression de l'acte à la pensée » dans la névrose de contrainte, in *Le primitif. Que devient la régression ?*, *op. cit.*

Deuxièmement, l'interprétation ne satisfait pas non plus le patient parce qu'elle est incomplète, cela dans la mesure où le dévoilement du secret reste incomplet lui aussi : un secret en cachant souvent un autre, en recouvrant souvent un autre, on peut aussi supposer que tout le mal que s'est donné le patient pour ne pas dévoiler le prénom de Gisela, sa cousine, masque le désir infantile refoulé, et que c'est la figure maternelle qui doit, là, être maintenue au secret : « Rends heureux ! », dit le *gl*, « maintenant et toujours », ajoute le *j*. La mauvaise humeur adressée à Freud est humeur de transfert, qui actualise tout à la fois la provocation homosexuelle et l'appel à la punition, liés tous deux à l'excitation sexuelle infantile, ce que viendra confirmer le contenu des séances suivantes.

IV – LA CHOSE ET L'OBJET

Avançons encore un peu, et faisons un pas de côté, du côté de l'objet perdu de la satisfaction hallucinatoire. Je me demande pourtant si cet objet-là a jamais été perdu. Qu'il soit à chercher pour ne jamais être trouvé m'apparaît plus certain, au principe de ce qui fonde l'action des pulsions de vie. Que soit toujours au rendez-vous l'illusion de le retrouver, ou la déception de ne pas le retrouver – l'avert et l'envers – dans les objets divers que la pulsion trouve en chemin, voilà qui est encore plus certain : objets d'amour ou, sublimation aidant, objets de pensée, leur statut n'en demeure pas moins, du point de vue de la motion inconsciente, aléatoire et contingent. Car, dans la recherche de la satisfaction qui anime le désir, nous n'avons jamais affaire qu'à l'enchaînement de substitutions incessantes, qui s'essaient vainement à combler le manque de la chose. *L'objet perdu n'est pas un objet de la réalité*, et ne saurait donc y être retrouvé. Il n'est jamais que le mythe qui tente de figurer le reste incompressible de ce qui n'a pu, à l'aube de la connaissance, s'identifier ni comme autre ni comme semblable, mais qui n'en continue pas moins de produire ses effets, au-dedans.

Affaire d'indices

Bien au-delà du corps maternel et de son devenir érotisé, interdit, tenu secret, se profile la silhouette de celui que Freud appelle le *Nebenmensch* : l'humain proximal de l'« Esquisse », figure positive du semblable, secourable et secourante, mais néanmoins menaçante dans ce qu'elle anime et ce qu'elle

trouble. Le *Nebenmensch*, soubassement de l'identification primaire, est, au fond de l'homme, « cela », à la fois ce qu'il y a de plus proche et de plus étranger. Car le *Nebenmensch* est, d'emblée, un étranger. Un étranger parce que son action, aussi satisfaisante, aussi apaisante soit-elle, est excitante en même temps. Elle est excitante parce qu'elle se fait attendre, tout autant que parce qu'elle vient trop vite, ou trop tôt, ou les deux à la fois. Ainsi le manque n'est-il pas simplement ce qui résulte de la passivité due à l'état de *désaide* dans lequel se trouve l'*infans*. Il est aussi, du fait de l'*étrangèreté* de cette excitation, le résultat de l'intense activité que déploie celui-ci pour établir et conserver l'intégrité d'un Moi qui se structure au fur et à mesure que se développe l'être corporel et psychique qui l'abrite.

Du conflit qui naît de l'intrication de ces mouvements de passivité et d'activité, d'identification et d'expulsion, le psychique reste marqué à jamais. Au-delà de la représentation des choses du monde perceptible, au-delà de leur opacité, qui demande à être levée, afin que puisse se prononcer le jugement dont elles seront l'objet, jugement qui décidera de leur caractère bon ou mauvais, au-delà, c'est-à-dire *en leur fond*, se tiennent les représentations de choses (*Dingvorstellungen*) inconscientes, issues de l'imparfaite identification de *la chose primitive*¹. Ainsi l'objet perdu doit-il son existence au fait d'avoir été celui de l'hallucination de la satisfaction : c'est-à-dire d'avoir été l'objet halluciné que vise *toujours* le but pulsionnel... C'est à ce titre que tout ce qui a apparence d'objet peut prétendre faire l'affaire. Et c'est ici qu'intervient l'épreuve vitale de réalité, expérience essentielle de discrimination entre l'halluciné et le perçu. Car la réalité en elle-même est illusoire et trompeuse. Elle ne cesse en effet de présenter au désir des indices de la présence de l'objet, mais ces indices vaudront pour rien si le jugement d'existence ne les valide pas.

« Voie de la fonction linguistique »

La façon dont s'exerce le refoulement après coup est, sur un certain point, identique à celle du refoulement originaire, les forces pulsionnelles poursuivant leur but, parfois en silence, et parfois dans le bruit et la fureur. Car ce sont les mêmes forces, celles qui agissent aujourd'hui et celles qui agirent autrefois. L'inconscient, né du tout premier refoulement, continuera de croître en attirant à lui d'autres éléments, d'autres contenus, jugés indésirables pour le Moi. « À

1. S. Freud (1895), Esquisse d'une psychologie scientifique, *La naissance de la psychanalyse*, op. cit., pp. 336-352. Voir le commentaire de ce passage par J. Lacan (1959), *Le Séminaire*, VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, pp. 60-65.

l'origine, tout était Ça. » Puis, sous l'influence du monde extérieur, le Moi s'est lentement différencié de cette masse pulsionnelle, s'extrayant en quelque sorte de la matière première, et se servant toutefois pour sa propre construction des matériaux qu'il pouvait en extraire.

C'est ainsi que « certains contenus du Ça passèrent à l'état préconscient », prenant dès lors place dans le Moi, liant aux représentations de choses les représentations de mot. Mais le Moi, durant sa construction, et eu égard à la fragilité qui est celle d'un bâtiment qui n'est jamais vraiment terminé, ne cesse de renvoyer dans l'inconscient certains matériaux. Ces matériaux sont de deux sortes : d'une part, certains contenus du Ça, qui avaient été préalablement acceptés ; d'autre part, un certain nombre d' « impressions nouvelles », évidemment collectées à partir de la confrontation avec le monde extérieur, mais issues aussi des conflits qui ne manquent pas de se produire en provenance du monde intérieur lui-même, lequel demeure, à l'état permanent, une terre étrangère interne.

Le Moi, qui « palpe » le monde, rejette donc les « impressions » jugées inacceptables, qui dès lors ne « peuvent plus laisser de traces que dans le Ça »¹. C'est ainsi que l' « étranger », bien que rejeté, demeure tout de même dans la place ! Peu importe qu'il ait été repoussé de l'antichambre ou du salon : les traces déposées dans le Ça sont toujours susceptibles de trouver à nouveau le chemin de la conscience ; le langage leur en ouvrira la porte pour peu qu'elles la poussent suffisamment fort. Inconscients en eux-mêmes, les processus de pensée, et tout « ce qui peut leur être analogue dans le Ça, parviennent à accéder à la conscience par connexion avec des restes mnésiques de perceptions visuelles et auditives par la *voie de la fonction linguistique* »². On ne saurait dire plus clairement l'intimité que le langage établit entre visuel et sonore.

Ce que Freud appelle « voie de la fonction linguistique » suppose l'existence d'outils qui sont les outils de la représentation : la *Vorstellung* – littéralement le « poser devant soi » – est la perspective que se donne la *Wortvorstellung*, la représentation de mot, pour donner corps dans le langage à la représentation des choses du monde extérieur, les *Sachvorstellungen*. La *Vorstellung* est l'acte et son mouvement tout à la fois, et le « poser devant soi » est bien tentative de « voir » ces autres représentations de choses que sont les *Dingvorstellungen*, afin de les mettre au-dehors, en face de soi, ces choses du monde interne, définitivement dans le meilleur des cas, en parvenant, grâce au pouvoir de la nomination, à se défaire de ce qui cause tant de troubles au-dedans. En son temps, l'abréaction n'avait pas d'autre but.

1. S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 26.

2. S. Freud (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1989, p. 192. (Souligné par moi.)

La fonction de visuel que porte le langage n'est-elle pas, en effet, intimement liée à celle de la nomination. Faute de voir, on peut toujours nommer, ou tenter de nommer, en interrogeant ce qui est au-delà de l'absence éprouvée. Interroger, toujours, ce qui se trouve donc au-delà de la demande, au-delà de la répétition, au-delà de la chose elle-même. Témoin cet homme, auquel les hallucinations auditives ne laissaient pas de répit et qui utilisait de jour comme de nuit des bouchons d'oreilles. À ceux qui lui en demandaient la raison, il ne répondait jamais qu'il s'agissait là d'un moyen efficace pour réduire le bruit que faisaient les voix, ce qui eût été une réponse sensée au « pourquoi ? » de l'interlocuteur, mais répondait de façon parfaitement *déplacée*, fournissant une réponse de fou, à la logique imparable : « Comment, disait-il, tu ne connais pas cela ? » et, retirant l'objet pour mieux le montrer, il ajoutait, serein : « Ce sont des boules de "Qui est-ce ?". » L'objectivation que visait une telle personnification semblait être pour le moins aussi efficace que l'objet lui-même... Il en est des hallucinations comme des sensations : elles passent directement de l'inconscient au conscient, et n'ont besoin, pour être perçues, d'aucun renforcement de la part des représentations de mots. Aussi halluciné soit-on, les mots disent ce qu'ils ont à dire : ils sont là, toujours, pour tenter d'atteindre l'inatteignable de la chose elle-même (*das Ding*). Et l'impérieuse nécessité de donner corps et nom à l'inconnu qui pulse au-dedans convoque aussitôt le langage et ses pouvoirs de désignation, cela quand bien même cet inconnu aurait-il pour nom : « Personne ».

Entre visuel et sonore

Les restes mnésiques optiques sont les restes visuels des choses, écrit Freud, et le devenir conscient des processus de pensée par retour des restes visuels est possible. Chez certains, c'est même une voie privilégiée. Mais en ce cas l'accès à la conscience ne semblerait se faire qu'en ce qui concerne des choses concrètes – comme il en est dans la langue « sans grammaire » du rêve – et non des processus de pensée, qui sont, quant à eux, liés à la voie auditive. Pour lui, « les restes de mots sont essentiellement les descendants de perceptions acoustiques »¹.

Que l'accès à la conscience doive, inexorablement, en passer par le retour du perceptif implique, inévitablement, que soient prises en compte les sensations conscientes comme les sensations inconscientes, et tout particulièrement le détail des variations qui les *affectent*, et qui s'impriment : les variations sont les restes du trajet de la sensation, elles sont traces infimes des aller et retour et

1. S. Freud (1923), *Le Moi et le Ça*, *OCF*, XVI, p. 265.

des hésitations pour, au plus juste, qualifier ce qu'on ressent. Elles sont l'inexprimable de l'émotion, sa part physique, qui devra trouver son expression verbale pour pouvoir être communiquée à l'autre. Les sensations portent témoignage de l'existence du mouvement des investissements qui accompagnent le retour des images mnésiques. Que celles-ci soient de nature visuelle ou auditive, elles ne sont que restes morts qui ne trouveront pas le moyen de convoquer à nouveau le souvenir, si la trace motrice qui leur est liée à l'origine ne trouve pas à s'animer. « La perception, écrit Freud dans l' "Esquisse", correspond à un objet nucléaire plus une image motrice. »¹ C'est ainsi que le souvenir de couverture, au-delà de la déformation qu'il comprend, cherche toujours à tenir ensemble représentation d'image et représentation de mouvement : restes de perception externe (l'image de l'objet) et restes de perception interne (sensation du mouvement qui porte vers).

La *Contribution à la conception des aphasies* et le schéma que propose Freud du fonctionnement d'un appareil de langage précèdent de peu la conception de l'appareil psychique. Elle y a laissé sa marque : contrairement aux représentations d'objet qui sont, dans le schéma proposé, reliées à des origines sensibles parfaitement hétérogènes (visuelles, tactiles, cœnesthésiques ou acoustiques), ce qui fait dire à Freud que « la représentation de mot apparaît comme un complexe représentatif clos, la représentation d'objet par contre comme un complexe ouvert », ce n'est que par la seule extrémité visuelle que la représentation d'objet se trouve en contact avec l'image sonore du mot qu'elle représente. C'est, dans le schéma, la seule voie de connexion indiquée². Il ne semble pas que Freud soit jamais revenu sur ce principe. P. Lacoste cite l'argument de Freud, repris de Grashey, selon lequel une image sonore, suscitée par une image d'objet, doit être « achevée », c'est-à-dire que cette image doit « durer jusqu'à ce que toutes les parties de l'image sonore se soient formées successivement ». Il en déduit que c'est parce que l'image visuelle n'a besoin que d'un *temps plus court* pour donner une signification *totale* – alors que l'image sonore de son côté nécessite une progression plus longue – que Freud privilégie le visuel. Il le privilégie tout au long du développement de la théorie, que ce soit dans la référence aux traces et aux inscriptions inconscientes, jusqu'à se retrouver en 1925 comme corollaire de la « représentation du temps » dans la « Note sur le bloc-notes magique »³.

1. S. Freud (1895), *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 350.

2. S. Freud (1891), *Contribution à la conception des aphasies*, Paris, PUF, 1983, p. 127.

3. P. Lacoste, Préparations anatomiques, *L'Écrit du temps*, n° 6, « Moments d'histoire », Paris, Minuit, printemps 1984. Lacoste reprend le propos de l'image chez Freud, dans L'échafaudage et le bâtiment, in *Actualité des modèles freudiens. Langage-image-pensée*, Paris, PUF, 1995, article repris dans *Brèches du regard*, Belfort, Éd. Circé, 1998.

V – LES MOTS DE LA PSYCHOSE

« Notre activité animique, écrit Freud, se meut, d'une manière très générale, dans deux directions de parcours très opposées, soit à partir des pulsions, à travers le système *Ics*, vers le travail de pensée conscient, soit, sur incitation de l'extérieur, à travers le système du *Cs* et du *Pcs*, jusqu'aux *investissements ics du Moi et des objets*. Ce second chemin doit, malgré le refoulement survenu, demeurer praticable et reste, jusqu'à un certain point, ouvert aux *efforts de la névrose pour regagner ses objets*. »¹ L'hypothèse, avancée par Freud à propos de la schizophrénie, est la suivante : l'investissement de la représentation de mot est indépendant de l'action du refoulement et constitue, en soi, une tentative d'autotraitement, au cours duquel la libido, pour s'ouvrir un chemin vers l'objet, se voit contrainte de passer par la « part-mot » de celui-ci. C'est là la raison pour laquelle le schizophrène doit « se contenter des mots à la place des choses (*Ding*) »². Les investissements d'objet, ainsi sollicités depuis l'extérieur, depuis la « part-mot », tenteraient, à rebours, d'établir le contact avec la « part-chose ».

Un saint est un sein, un trou est un trou

Que devient donc l'image, quand la stricte « égalité dans l'expression langagière et non la ressemblance des choses (*Ding*) désignées »³ ne fournit plus pour le sujet l'occasion de la substitution ? Car, quand il ne reste plus que la « part-mot », il s'ensuit qu'un trou ne représente pas autre chose qu'un trou. Image fixée à jamais qui ne laisse au sujet d'autre position que celle de la fascination.

Parfois, c'est la sonorité qui vaudra pour l'image, et se comportera comme telle, dans un recours ultime pour atteindre le sens, pour forcer la clôture du mot, pour tenter d'animer la chose qu'elle enserme. Et les images de mot, faute de pouvoir se substituer l'une à l'autre, se superposent alors selon un mode de stricte égalité, où seule l'assonance du signifiant fait loi et d'où toute sensorialité est bannie. Un saint vaudra alors pour un sein, comme chez cette patiente qui s'était bâti une théorie sexuelle infantile selon laquelle les enfants naissaient de l'opération des seins – reste typique, pourrait-on dire, de l'énigmatique

1. S. Freud (1915), L'inconscient, *OCF*, XIII, p. 242. (Souligné par moi.)

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 239.

impression que provoquait chez elle, enfant, l'expression : « opération du Saint-Esprit ». La superposition des mots, leur exacte congruence tenant lieu de recherche de sens, est en fait une tentative ultime pour établir des connexions entre le mot et la chose. Car lorsque les mots, dépourvus de leur pouvoir de se lier aux choses, ne sont plus que simples représentants d'eux-mêmes, ils perdent de ce fait même tout pouvoir de figuration : l'exacte équivalence entre « un trou » et « un trou » gagne le pouvoir de sa fascination quand l'image a perdu celui de mettre en mouvement la pensée. Alors l'angoisse, pur affect, ne peut trouver d'autre forme à son expression que celle de l'effroi.

Au-delà du langage, au travers de l'effraction que provoquent les mots, de la sensorialité qu'ils convoquent, se tiennent les choses qui firent un jour impression. La motion pulsionnelle inconsciente, A. Green le rappelle avec insistance, ignore, primitivement, toute distinction entre affect et représentation : elle est, comme il l'affirme, « mouvement en quête d'une forme »¹ qui ne donnera naissance à l'affect qualifié que dans la mesure où se réalise la rencontre avec la représentation d'objet. C'est ainsi sans doute que la perception que nous avons du monde qui nous entoure demeure largement tributaire de nos perceptions endopsychiques, que nous ne savons tout d'abord traduire qu'en termes de plaisir ou de douleur. « À l'origine, écrit Freud dans *Totem et tabou*, la fonction de l'attention n'était pas tournée vers le monde intérieur, mais vers les stimuli affluant du monde extérieur et n'était informée, en ce qui concerne les processus endopsychiques, que des développements de plaisir ou de déplaisir. C'est seulement à mesure qu'un langage de pensée abstrait s'est formé par la connexion des restes sensoriels des représentations de mots avec des processus internes que peu à peu ces derniers devinrent susceptibles d'être perçus. Jusque-là c'est en projetant à l'extérieur des perceptions internes que les hommes primitifs avaient développé une image du monde extérieur, qu'il nous faut retraduire en psychologie maintenant que la perception de conscience s'est renforcée. »² L'expression langagière ne recèle-t-elle pas toujours une image de chose au sens où une chose fait image avant de devenir pensée ? L'image cherchera l'expression langagière qui peut la traduire et la rendre consciente, la conserver, ou encore l'oublier pour la faire renaître. Si la force des images réside dans le fait de pouvoir représenter ce qui n'est plus, elle ne le peut cependant de manière effective que grâce au pouvoir de nomination que détient le langage : l'image seule, convoquée comme perception revenue de l'extérieur – c'est là le seul moyen pour parcourir le chemin à rebours –, aura-t-elle encore

1. A. Green, *Réflexions libres sur la représentation de l'affect*, *RFP*, t. XLIX, n° 3, « Le Statut de la représentation », Paris, PUF, 1985. Article repris dans *Propédeutique. La métapsychologie revisitée*, Seyssel, Champ Vallon, 1995.

2. S. Freud (1912-1913), *Totem et tabou*, *op. cit.*, p. 170.

le pouvoir de sa force dès lors qu' « un trou est un trou », désespérément ? Dès lors qu'elle ne trouve pas d'issue dans les représentations de mot qui, déployant la série de leurs substitutions réciproques, permettront sa déchirure ? Il est à craindre alors que l'image, dans la fascination qu'elle exerce, ne convoque plus que l'effroi.

Polysémie du vocable

La deuxième topique affirme que « les représentations de mots sont des restes mnésiques », qu'elles « furent un jour des perceptions et peuvent, comme tous les restes mnésiques, redevenir conscientes », et que « la différence effective entre une représentation (une pensée) *ics* et une *pcs* consiste en ce que la première s'accomplit sur un matériel quelconque, qui reste non connu, alors que pour la seconde (la *pcs*) s'ajoute la mise en liaison avec des représentations de mots »¹. Ce reste « non connu », constitué des contenus indéfinissables du Ça, matériel quelconque, n'est-il pas, au titre de restes mnésiques, constitué de restes perceptifs, de restes sensoriels de tous ordres ? Certes, les restes de mots en tant que restes « acoustiques », restes du « mot entendu »², c'est-à-dire participant d'un système qui est celui de la parole – et pas seulement du langage –, établissent des voies de frayages multiples, et s'inscrivent de manière prédominante dès lors que l'individu a accès au monde des objets dont fait partie le langage : le langage dans sa fonction symbolique n'est-il pas toujours la langue de l'autre ? Et ce qui est entendu alors de la parole, inscrit dans la culture, se trouve constituer un fonds par-delà ce qui a été simplement entendu, et participe ainsi du destin. On se souvient comment le mot de « criminel », lâché par son père, résonne encore aux oreilles de E. Lerhs, le petit mordeur, au point de lui faire parcourir des kilomètres, à l'image de son animal totem. Le parcours de la dette que tente de reproduire Freud, y compris à l'aide de croquis, est à l'image de ces connexions qui se font et se défont dans l'inconscient entre les représentations de choses, par condensation et déplacement, suivant des traces qui sont de véritables tracés.

De même, si *Ratten* peut proliférer de cette manière dans le discours de l'Homme aux rats, c'est parce que l'assonance pure que renferme l'expression langagière autorise la substitution des choses désignées. Mais c'est aussi parce qu'il rassemble « sous un même vocable » la possibilité d'affects multiples : dégoût, horreur, fascination, cruauté sont autant d'expressions de l'excitation

1. S. Freud (1923), *Le Moi et le Ça*, *op. cit.*, p. 264.

2. *Ibid.*, p. 265.

sexuelle, autant de trajets aussi pour le mouvement libidinal qui trouve à se reproduire en se glissant dans chaque brèche que lui offre l'assonance des mots. Le petit mordeur, se saisissant de l'alternative que lui propose son père, choisira d'être criminel plutôt que grand homme, signant ainsi sa destinée en optant pour la névrose : mieux vaut l'identification au rat que l'affrontement avec un père idéal. Le transfert reproduit cela...

Plasticité des mots

Lorsque l'Homme aux rats arrive en analyse chez Freud, il a déjà fait preuve d'une curiosité certaine pour les travaux de celui-ci. Il a lu la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et il y a trouvé « l'explication d'enchaînements de mots bizarres », qui lui ont rappelé « ses “élucubrations cogitatives” avec ses propres idées »¹, à tel point qu'il a décidé de se confier à lui : Freud sera donc celui qui l'écouterait parler. L'analyste, supposé savoir et donc supposé entendre, verra donc le patient, mû par le transfert, lui apporter le matériel de ses idées inconscientes, lesquelles, souligne Freud dans ses notes, « en tant que voix intérieures, ont la valeur de discours réels qu'il n'entend qu'en rêve »². Le matériel apparaît en effet essentiellement sous forme de ces énoncés, interdits ou commandements auxquels se trouve soumis le patient, proférés comme depuis l'extérieur, selon un mode proprement hallucinatoire. Il apparaît aussi sous la forme de *lapses*, ou encore dans l'irruption soudaine de mots étrangers aux propos tenus, tel ce *nicht*, « soufflé par le malin » qui vient contredire l'intentionnalité première du discours. Le matériel apparaît donc ainsi dans tout ce qui constitue ce que Freud définit comme « dialecte », c'est-à-dire comme langue « parlée ». Et dans la pratique de cette langue-là, qui lui est étrangère tout autant qu'elle l'est à celui qui la parle, c'est l'assonance qui le guide.

L'assonance est un procédé « technique » commun aux processus du rêve, du *lapse* ou du *Witz*, et qui use de la plasticité des mots. En révélant la matière sonore, imagée, qui les constitue, l'assonance offre aux mots les contacts et les ruptures que trouvait l'hystérique dans la complaisance somatique. Alors que, chez Dora, les mots relevés par Freud correspondaient d'une certaine manière plus ou moins exactement à l'objet leur correspondant dans la réalité (la fumée avec le cigare...), chez l'Homme aux rats les mots vont valoir pour leur plasticité. Ils vont valoir parce que le visuel s'y insinue, et force en quelque sorte ce qui pourrait être un regard de l'écoute. Considérer tout le discours du patient à

1. S. Freud (1909), Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle, *op. cit.*, p. 201.

2. S. Freud (1909), *L'Homme aux rats...*, *op. cit.*, p. 131.

la façon d'un grand rêve tient compte dès lors de ce qui résonne dans l'écoute de l'image des mots, dans ce qu'elle convoque de la chose première et de ses transformations par les processus primaires. Si la représentation de mot représente dans la réalité les objets du monde, et si elle prête main-forte pour un temps suspendu et discontinu à la représentation de chose inconsciente pour que celle-ci devienne perceptible par la conscience, elle n'en transporte pas moins la pluralité de significations du vocable. Si l'on pouvait être certain, une bonne fois pour toutes, qu'« appeler un chat un chat » ne veut rien dire d'autre que ce qui est présent sur le plan manifeste, le monde tournerait sans doute différemment. Mais les mouvements du désir qui infiltrent l'usage de la langue en décident autrement. C'est bien, en effet, parce que les mots sonnent d'eux-mêmes, faisant retentir l'écho de leur charge affective, que nous ressentons autant de plaisir à les manipuler : l'assonance, grâce à l'épargne de détail qu'elle permet, sert l'allusion tout en satisfaisant la tendance, première chez chacun, qui est de jouer avec elle, et d'inventer des mots nouveaux. Et, parfois, c'est le mouvement inverse qui se produit : quand la charge de déplaisir s'avère par trop forte, ou que la censure l'emporte, l'assonance fournira à l'oubli l'occasion de s'emparer des mots eux-mêmes. Par le moyen de l'assonance, le mot adopte les fonctions de l'image, usant de la ressemblance et dévoilant la dissemblance.

Sur la scène analytique, le procédé de l'assonance a partie liée avec le transfert. Du fait de la reviviscence que celui-ci déchaîne, ce ne sont plus simplement les mots en tant que représentations qui se présentent dans le discours. Motions pulsionnelles, affects et sensations trouvent aussi là les voies de leur affranchissement.

VI – LE TRANSFERT, LIEU DES CONTACTS

Dans la séance, le déploiement de la parole resterait vain, s'il n'était solidement arrimé au transfert. Car le transfert fait de la parole une parole « adressée », au sens où cette parole, « affectée » de manière intense par la demande qui s'y infiltre, vise l'au-delà de la présence de l'analyste, c'est-à-dire, pour paraphraser G. Rosolato, la chose inconnue « dont se dérobe l'objet »¹. *La parole en analyse se veut contact...* Elle se veut contact avec la chose.

Il est acquis que le transfert est transfert d'amour. Que la forme qu'emprunte cet amour soit positive ou négative, ou bien qu'elle prenne les allures de

1. G. Rosolato (1970), Le fétichisme dont se dérobe l'objet, *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.

l'indifférence, cet amour n'en adopte pas moins les caractères d'un amour véritable : cet amour mérite d'être considéré comme tel, écrivait Freud dans les « Observations sur l'amour de transfert »¹. Mais, en insistant sur le caractère d'effectivité réelle de l'amour de transfert, ne désigne-t-il pas ici la réalité inconsciente au sens où cet amour ne peut échapper aux règles que lui dicte le principe de plaisir ? L'effectivité est celle visée par le désir, qui entend bien, en effet, trouver son accomplissement au moyen de l'actualisation que lui fournit le transfert.

Mais si l'amour est là, l'objet de cet amour, lui, n'y est pas. Et la réalité est source de déception. La demande du sujet en devient extravagante et vise directement, comme l'écrit V. Smirnoff, « celui qui est censé lui répondre – et en répondre – au nom et à la place de l'objet originaire, proie imaginaire qu'il poursuit »². Dénoncer le leurre ou bien répondre depuis cette place avant même d'avoir pu saisir sous quel éclairage on s'y trouve convié revient à geler *in statu nascendi* les mouvements du désir, qui, une fois entrés au service du transfert, constituent ce que Freud appelait les « forces vives » de la cure. Le désir – sa mobilité dans la cure – naît en effet de l'écart entre l'hallucination de la satisfaction et la trace de la satisfaction originaire, celle-ci étant supposée avoir réellement existé : c'est cette « croyance » intime quant à la satisfaction ayant existé dans le réel, qui relance la motion pulsionnelle dès que le moindre indice vient réactualiser cette croyance. Ainsi le transfert n'est-il pas simplement transfert d'amour, mais transfert d'investissements : ce sont les investissements qui se produisent à nouveau, et viennent « occuper », littéralement, les formes que leur offrent les représentations. Car l'existence de la représentation est « un garant de la réalité du représenté », la pensée possédant là la capacité de « rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors »³.

Le transfert : perception, nomination

Ainsi le désir inconscient, qui bénéficie de la puissance que lui confère l'actualisation transférentielle, est-il à la source du fait qu'un « nombre considérable d'états psychiques antérieurs revivent, non pas comme états passés, mais comme rapports actuels avec la personne du médecin »⁴. Certains de ces états

1. S. Freud (1915), Observations sur l'amour de transfert, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972.

2. V.-N. Smirnoff (1976), Le squelette dans le placard, *Un promeneur analytique*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, p. 120.

3. S. Freud (1925), La négation, *Résultats, idées, problèmes*, II, *op. cit.*, p. 137.

4. S. Freud (1900), Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora), *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, pp. 86-87.

seront reproduits à l'identique, et auront conservé tous les traits de l'excès pulsionnel qui existait à l'origine, tandis que d'autres apparaîtront plus atténués, policés par l'action civilisatrice du procédé de la sublimation. Depuis ces nouvelles éditions, « revues et corrigées », l'analyste tentera de remonter jusqu'au manuscrit original. C'est ici que la métaphore archéologique s'avère insuffisante, dans la mesure où l'analyste n'a pas affaire seulement à des ouvrages anciens, figés par l'immuabilité d'un temps historique pour lesquels il suffirait, afin de leur rendre leur apparence originelle, de reconstituer les parties manquantes gommées par la censure ou par l'usure de l'oubli. L'action de l'analyste n'est pas un travail de restauration. Au regard du transfert et de la névrose qu'il produit dans la cure, l'analyste et le patient s'affrontent tous deux à de la matière vivante, en mouvement constant, sujette à des transformations répétées et à des déplacements divers. Et, si l'analyste n'est pas en mesure de se remémorer ce qui appartient à la vie de son patient, s'il doit, « d'après les indices échappés à l'oubli », deviner et construire ce que le patient a vécu et refoulé, il doit le faire en sachant qu'il a affaire non pas au matériel inerte qui est celui que rencontre l'archéologue, mais au polymorphisme et à la fluctuation d'une matière vivante et protéiforme que crée le jeu des forces à nouveau en présence. Celles-ci témoignent de la puissante vitalité de la névrose elle-même. Elles dévoilent aussi la pugnacité d'un Moi toujours prêt à défendre ses frontières, si peu maître du terrain soit-il.

Car c'est ainsi qu'il s'est lui-même construit, au cours du développement de l'individu : entre désir et manque, entre déplaisir et plaisir. De l'histoire de cette construction demeure, au plus vif du sujet, le mouvement d'investissement premier et les traces, sans cesse renaissantes, qu'il a laissé subsister derrière lui. « L'analyste n'est pas l'objet du transfert, affirme Michel Neyraud, il n'est que le point limite de son aboutissement fantasmatique, objectal ou narcissique. »¹ Très tôt Freud aura fait du transfert un lieu psychique : l'« arène » du transfert² est bien la *place* où s'affrontent les forces en présence, celles du Moi et du Ça, celles du progrès vers la conscience et celles de la résistance. Mais le transfert est surtout un « lieu d'ébats », une *Tummelplatz*, où les motions pulsionnelles retrouvent toute liberté pour se déployer à nouveau. En ce sens, elle est une des formes qu'adopte la *Schauplatz* de la scène analytique. Le transfert est le lieu où la régression sous toutes ses formes devient possible, le lieu aussi qui permet qu'advienne l'interprétation. Non pas l'interprétation directe du transfert lui-même, en tant que phénomène, qui n'aurait pour fin que sa réification

1. M. Neyraud (1974), *Le transfert*, Paris, PUF, 1974, p. 219.

2. S. Freud (1914), Remémoration, répétition et perlaboration. Pour l'« arène », *La technique psychanalytique*, *op. cit.*, p. 113 ; pour « lieu d'ébats », *OCF*, XII, p. 194.

par le moyen de sa dénonciation, mais bien l'interprétation du dialecte dont il use dans la situation de l'analyse. L'interprétation intervient alors, fondamentalement et effectivement, comme ce qui permet la déliaison de l'affect d'avec la représentation. Car la motion pulsionnelle, dans le retour dont le transfert lui fournit l'occasion, ne distingue pas l'une de l'autre¹ : seule sa nomination, parce qu'elle donne la préséance à la représentation de mot et permet son surinvestissement, et qu'elle ouvre alors à la perception des restes sensoriels mnésiques de choses, est à même de relancer l'action du visuel et d'épuiser ainsi le retour des images. C'est ainsi que l'ouverture vers *la mémoire des choses* pourra faire cesser durablement la répétition.

« Je pourrais être votre mère » : un exemple clinique

J'ai dû attendre longtemps, avec un patient, avant de pouvoir lui communiquer quoi que ce soit qui ait trait chez lui à une position transférentielle. Cet homme, qui approchait la quarantaine, je ne pouvais m'empêcher de le voir comme un tout jeune homme, presque un adolescent. C'était pourtant un homme déjà fort installé dans la vie. Il attendait de l'analyse qu'elle lui apporte plus de liberté dans ses rapports aux autres, dans sa vie affective mais surtout dans sa vie professionnelle : dire « non » ou affirmer son autorité auprès de ses collaborateurs lui procurait à chaque fois un sentiment d'angoisse, de malaise et d'amertume qu'il ne s'expliquait pas, mais qu'il vivait comme une entrave. Inutile de préciser qu'il fut fort respectueux du cadre, comme il le fut de la règle fondamentale. Je ne m'ennuyais pas : ce jeune homme était intelligent, il avait de l'humour, je le trouvais honnête et courageux, dans sa vie comme dans son analyse et il était en outre cultivé. Je me laissais souvent aller au plaisir que j'avais à l'écouter. Trop souvent : la résistance de mon côté se trouvait sans doute là. Je me disais pourtant que le plaisir que nous prenions dans ces séances était bien sage, en dépit de la façon qu'il avait de s'emballer en parlant, signe de l'excitation qui le gagnait peu à peu au cours de la séance. Je me disais aussi que cet homme, par ailleurs « petit » rêveur et qui ne livrait que très peu de choses sur sa « petite » enfance, cherchait à me séduire pour mieux me tenir à l'écart. Il affirmait avec force ne pas avoir de souvenir datant d'avant la mort de son père. Je ne rejetais assurément pas l'idée que cette mort prématurée ait pu constituer un réel traumatisme : le souvenir de cette perte est souvent revenu en séance, parfois dans une actualité brutale, et l'analyse avait pu l'aider à

1. A. Green, Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation, *RFP*, t. LXIII, n° 1, 1999. Article repris dans *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.

exprimer toute la rancœur que lui inspirait cet abandon. Je m'interrogeais cependant sur les effets de cette perte, et je me demandais quels bénéfices secondaires en étaient ressortis. Il était en effet devenu pour tous, à la suite de cette disparition, le « petit » homme de la maison, sur lequel tout le monde comptait pour apaiser sa mère et rappeler à l'ordre ses frères plus jeunes : leur dire « non » ne semblait pas à l'époque donner matière à symptôme.

Je me résignais presque parfois à l'idée que les manifestations de transfert dans cette analyse se borneraient à ce qu'il me présentait de lui-même : ce pré-adolescent solide et constant qu'il avait été autrefois, reconnu et apprécié de tous. Je trouvais que c'était mince, et mon attente de transfert en était déçue. D'autant plus qu'à côté de ce comportement sage – « à côté », c'est-à-dire hors du divan – persistait un symptôme tenace, à propos duquel je m'interrogeais régulièrement et qui s'était installé d'emblée, dès la première séance : cet homme, une fois relevé du divan, ne pouvait croiser mon regard et prenait littéralement la fuite au moment de me serrer la main. J'avais échafaudé autour de ce comportement plusieurs hypothèses, concernant, entre autres, la difficulté à dire « au revoir » liée à la disparition brutale de son père, hypothèses qui auraient pu servir à éclairer le symptôme manifeste de la difficulté à opposer un refus à quelqu'un. Cela n'avait en rien atténué le comportement de fuite, que je n'entendais pas non plus lui jeter à la tête, étant donné le peu de conscience qu'il avait de ce petit jeu sur le pas de la porte. De toutes les hypothèses avancées quant à ce symptôme, j'en retenais finalement une seule, inspirée par l'expression qui m'était subitement venue un jour à l'esprit, à la façon d'une idée incidente. « Pas touche ! », répondait à la façon qu'il avait de maintenir fermement une position stratégique défensive d'un « Petite enfance, connais pas ! ». Je me disais peu à peu que le transfert portait décidément la marque d'une certaine négativité.

Vint le jour où il commença de s'ennuyer lui-même sur le divan : il se reprocha d'être trop beau parleur et de se perdre dans des digressions qu'il qualifia de « philosophie de comptoir ». Avait-il senti venir mon ennui naissant ? A-t-il eu peur de m'éloigner pour de bon ? Toujours est-il que, culture analytique aidant, il commença à me parler du transfert, sous la forme de ce qu'il ne ressentait pas à mon égard. « Je me demande à quoi vous pouvez me servir, dit-il, j'ai toujours entendu dire que les patients devaient tomber amoureux de leurs analystes. Mais là c'est impossible. C'est sans doute à cause de la différence d'âge... » « C'est vrai : je pourrais être votre mère », lui ai-je dit alors. « Ah non ! », s'est-t-il écrié en éclatant de rire. « Ça c'est mal ! Et puis c'est dégoûtant. » Et il a poursuivi, développant sur le fait qu'il n'avait jamais éprouvé aucune attirance pour sa mère, ajoutant qu'elle manquait totalement de pudeur et qu'elle n'avait fait preuve d'aucune considération pour ses fils en

n'hésitant pas à ramener ses amants à la maison. Je me suis souvenue alors de la repartie de Freud à l'un de ses amis qui lui déclarait n'avoir aucun souvenir de fantasmes sexuels qui aient pu concerner sa mère : « Mais il n'est pas nécessaire que vous l'ayez su ! », avait-il répondu.

À la séance suivante, le patient apporta un rêve. Un « petit » rêve qu'il trouvait drôle et qui ne lui disait vraiment rien – bref, un rêve qui ne tirait pas à conséquence ; il pouvait donc me le livrer sans crainte. Le rêve était le suivant : il se trouvait avec une femme, une inconnue, précisa-t-il. Brusquement, elle l'embrassait. Il lui rendait son baiser, avec passion. La femme disait : « J'en ai eu envie. » « Moi aussi, j'en ai eu envie », répondait-il ; le rêve s'arrêtait là.

Le mot « autrefois » s'imposa alors à moi, qui renvoyait à la « petite » enfance d'un « petit » garçon que sa mère enlace. À la tendresse maternelle répond l'excitation infantile. Je me contentai d'une simple remarque à propos des temps de conjugaison « au passé » qu'il employait pour énoncer ces « envies » toutes pleines de réciprocité, remarque dont il dit ne pas saisir l'intérêt, et je lui demandai de décrire l'inconnue. Ce qu'il fit de bonne volonté... Pour s'apercevoir bientôt que le portrait qu'il dressait, dans la précision des traits qu'il dessinait avec des mots, pouvait tout aussi bien être celui, « *craché* », me dit-il, de sa mère.

Dorénavant, l'insensé du transfert tempérant l'insensé des désirs infantiles, une brèche resta ouverte dans le rempart de la résistance : le matériel des souvenirs peu à peu se fit moins brûlant et put emprunter la voie de la remémoration.

Construction et articulation inconsciente

Je peux dire aujourd'hui de mon intervention : « Je pourrais être votre mère » qu'elle ne fut pas tant provoquée par l'envie de placer une interprétation visant à désigner à mon patient ce qu'on pourrait nommer le transfert maternel, que par ce qui m'était revenu quand il avait dit « différence d'âge ». Il s'agissait d'images, plutôt négatives, concernant une mère qui n'avait pas hésité à choisir pour amants les camarades d'université de ses fils. Maintes fois, quand il avait mentionné ces faits, j'avais pensé : « Cela aurait pu être vous. » J'avais toujours retenu ces mots, pas seulement à cause de la violence qu'ils véhiculaient, mais parce que je pensais, que je pense toujours, que j'aurais emprunté là une voie courte et que l'occasion offerte à la décharge aurait satisfait mon narcissisme plus qu'elle n'aurait profité au patient. J'avais donc attendu, suspendu pour un temps cette parole que j'aurais ressentie, si je l'avais proférée, comme imposée au patient depuis l'extérieur de sa pensée. Et voilà que ce jour-là le désir faisait retour sous l'angle non pas de l'interdit mais de

l'impossible : on ne peut désirer une femme qui présente avec soi une aussi grande différence d'âge. « Impossible », symptôme même de l'expression de son désir, fut le mot qui décida de mon intervention.

« Cela aurait pu être vous » n'était pas faux en soi, mais surgissait hors de tout contexte transférentiel. Cela tenait de la déduction et engageait des processus relevant de la logique secondaire, de mon côté comme du sien. Je pense aussi, dans l'après-coup, que je me serai placée là exactement dans la même position que la mère séductrice et invasive. Ce qui aurait eu pour résultat de convoquer toutes les forces de la résistance. Mon patient aurait pu, dans le meilleur des cas, se convaincre de la justesse de ma construction et de l'intelligence de mon raisonnement ; il aurait pu même en être séduit et la faire sienne pour un temps, mais rien de tout cela ne se serait articulé à une inscription inconsciente dans son histoire singulière. L'investissement – conscient, pour le coup – d'une telle construction s'exerce toujours au détriment de l'investissement de la représentation de chose inconsciente. Ce n'est pas autrement que se produit le renforcement des défenses. « Cela aurait pu être vous » ne lui aurait certainement pas permis d'appréhender ce transfert qu'il ne percevra « comme tel » que bien plus tard. C'est ainsi que certaines techniques d'interprétation qui font usage de constructions explicites, s'il leur arrive d'être justes sur le plan théorique, demeurent pourtant dans la cure comme des constructions abstraites que le patient intègre au registre du savoir conscient. Non seulement elles n'entament en rien le pouvoir de la résistance, mais l'amoncellement d'explications finit par saturer l'espace de la séance et par y exercer un effet paradoxal : le lien transférentiel s'en trouve noué si serré que la fuite demeure souvent la seule issue.

En revanche, « Je pourrais être votre mère » déjoue la négation tout en la dévoilant et présente au représentant pulsionnel inconscient l'objet même qui est à la source d'un désaveu dans l'actuel du transfert au même titre qu'il fut à l'origine d'un refoulement dans le passé. « Nier quelque chose dans le jugement, écrit Freud dans "La négation", veut dire au fond : c'est là quelque chose que je préférerais de beaucoup refouler. (...) Au moyen du symbole de la négation, la pensée se libère des limitations du refoulement et s'enrichit de contenus dont elle ne peut se passer pour son fonctionnement. »¹ Pourtant, si la négation est déjà, au niveau préconscient, une manière d'entrer en contact avec les contenus du refoulé, si elle est la marque d'une certaine levée du refoulement, elle n'en est pas pour autant la preuve que ces contenus vont être acceptés au niveau conscient. Il faut en effet pour cela que ces contenus, qui ont fait autrefois l'objet de refoulement – et qui, se présentant à nouveau, risquent fort de subir à nouveau le même sort –, il faut que ces contenus passent l'épreuve de la

1. S. Freud (1925), La négation, *op. cit.*, p. 137.

réalité, c'est-à-dire qu'ils fassent l'objet de perceptions et puissent dès lors être *tenus pour vrais*. Il faut donc que le mouvement pulsionnel y trouve aussi son compte. Il le trouvera grâce à l'interprétation, et plus exactement grâce aux représentations de mots que lui fournit celle-ci : « Je pourrais être votre mère » revient comme figure inversée de « impossible ». L'expression, en tant que représentation de mot, joue là, en quelque sorte, le rôle d'un indice présenté au désir. Et fonctionne comme critère. Témoin la confirmation apportée à son insu par le patient qui s'exclame, en brossant le portrait de la femme de son rêve : « Non ! Cela, je veux le *cracher* ! »

L'appréhension du transfert

Appréhender le transfert, deviner les mouvements du désir qui le traverse, transite par l'aperception de l'économie du plaisir. C'est le temps de la mise en perspective de la névrose de transfert, qui revient en propre au travail de l'analyste. Celui-ci s'abandonnant, comme le recommande Freud en 1923, à sa propre activité d'esprit inconsciente, évite la formation d'attentes conscientes et ne cherche à fixer rien de particulier dans sa mémoire. Dans le pacte qui s'établit avec le patient, ce dernier s'engage à mettre à la disposition, par la voie de l'association libre, « tout ce que son autoperception lui livre »¹. Pour sa part, l'analyste tend à être dans la même disposition, au plus près de son propre fonctionnement psychique et de l'autoperception de celui-ci, état proche de l'endormissement, propice à l'apparition de phénomènes hypnotiques.

« De même que le récepteur (téléphonique), écrit Freud dans les "Conseils aux médecins", retransforme en ondes sonores les vibrations téléphoniques qui émanent des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin parvient, à l'aide des dérivés de l'inconscient du malade qui parviennent jusqu'à lui, à reconstituer cet inconscient dont émanent les associations fournies. »²

Or, au début de l'année 1925, L. Binswanger écrit à Freud : il se réfère à la métaphore du récepteur d'ondes téléphoniques et questionne Freud sur la nature profonde de la disposition à l'écoute, et sur ce qui peut soudain faire advenir l'interprétation. Il conclut ainsi : « La question de savoir ce qui me met en *état* d'interpréter est encore plus intéressante pour moi que de faire une interprétation juste ou d'apprendre quelque chose de nouveau sur l'inconscient de l'autre. »³ Freud met six mois à lui répondre. Embarras de sa part ? Sans doute, car il ne répond pas directement à la question posée par Binswanger à

1. S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, op. cit., p. 40.

2. S. Freud (1912), *Conseils aux médecins*, *La technique psychanalytique*, op. cit., p. 66.

3. S. Freud, L. Binswanger, *Correspondance, 1908-1938*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 255.

propos de l'état qui produit l'interprétation. Mais il reconnaît volontiers dans sa lettre que la proposition de communication « d'inconscient à inconscient » ne va pas de soi et mérite d'être corrigée :

« Je voulais simplement dire qu'on devait se libérer de l'intensification consciente de certaines attentes, donc créer le même état en soi que celui exigé de l'analysant. Toute obscurité disparaît si vous admettez que dans cette phrase (celle qui figurait dans les "Conseils...") il n'est question de l'inconscient qu'au sens descriptif. En s'exprimant correctement, *on devrait dire préconscient plutôt qu'inconscient.* »¹

Une telle précision laisse à penser que Freud comprend l'écoute de l'analyste comme une régression topique à l'œuvre. Il désigne là, en effet, un lieu de l'appareil psychique de l'analysant propre à l'écoute. Ainsi, s'agissant du transfert, le lieu du Préconscient devient lieu de résonance des indices venus de l'appareil psychique du patient. « Nous nous disons, écrira-t-il en 1938, dans *L'homme Moïse*, que ce qui distingue une représentation consciente d'une représentation préconsciente et celle-ci d'une représentation inconsciente, ne peut être rien d'autre qu'une modification de l'énergie psychique, peut-être aussi une autre répartition de celle-ci. »². Ce qui est inconscient, les processus de pensée dans le Ça, poursuit-il, nous ne pouvons en avoir qu'une connaissance indirecte, au moyen du travail qui s'effectue dans le système préconscient. *Là même où la représentation de mot vient à la rencontre de la représentation de chose et s'y allie.* Entre autres choses, ce qui tient ensemble la première et la deuxième topique est ce que Freud appelle, dans ce tout dernier grand texte, j'y reviens, la fonction linguistique, autre formulation de ce qu'il appelait autrefois la traduction en mots.

La pensée, écrit encore Freud à la fin de « La négation », possède la « capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, cela même sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors »³. Les représentations de mots, dit-il encore, sont les restes de choses autrefois perçues et qui ont laissé leurs traces : restes visuels et surtout restes auditifs. L'investissement pulsionnel garde le pouvoir, lorsqu'un indice se présente à lui sous la forme de ces restes, de réinvestir les traces qui jusque-là étaient restées muettes. Mais la perception de ce mouvement tout comme la perception de l'objet ne correspond pas nécessairement à la perception d'une réalité ! Car le désir dans sa quête absolue ne cherche que la satisfaction ; il ne fait pas la différence entre hallucination et perception. De plus, la reproduction est loin d'être fidèle. La plupart du temps, elle est le résultat de multiples déforma-

1. *Ibid.*, p. 258. (Souligné par moi.)

2. S. Freud (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, op. cit., p. 192.

3. *Op. cit.*, p. 137.

tions, dues au travail exercé par la censure qui tend à rendre l'objet méconnaissable. Il n'empêche : le désir trouve, de toute façon, satisfaction sur le mode hallucinatoire. Exactement à la manière dont l'Homme aux rats cherche l'accomplissement du plaisir dans la répétition compulsive du mot-chose *Glesijsamen*. Ce qui est à peu près certain, c'est que Freud a été, quant à lui, saisi par la représentation de la scène, sur un mode proprement hallucinatoire. Car le mot lui est adressé dans le transfert : sur la *Tummelplatz*, Freud se retrouve ni plus ni moins à la place du père, celui du fantasme, qui ouvre la porte de la chambre de l'Homme aux rats et le surprend, nu devant son miroir.

Idéalement, l'attention également flottante laisse se créer une surface sensible, propice à l'éventualité que se produise le processus de l'hallucination. Cette surface sensible n'entre pas simplement en résonance avec les mots du discours, l'attention de l'écoute est aussi sollicitée par les variations ou les cumuls d'intensité qui lui font signe. En ce sens, l'attention flottante fonctionne comme une membrane séparant le système inconscient du système préconscient. Elle fait office de tamis ; elle retient ce qui, au fur et à mesure du temps, acquiert un poids matériel.

« Le réel est ce qui revient toujours à la même place », affirmait Lacan. Je crois que très tôt j'avais été rendue sensible à cette précipitation de mon patient à partir aussitôt la séance terminée. L'expression langagière, ce « Pas touche ! » qui m'était venu à la conscience, ne manquait certainement pas non plus d'être induit de mon côté, par le plaisir que j'avais à l'entendre. Mais de l'autre côté, c'est-à-dire du sien, il devenait de plus en plus clair que tout plaisir devait *ne pas* trouver sa fin, c'est-à-dire son aboutissement, du fait même de l'excès d'excitation dont il portait la marque. Quand le mot « impossible » est revenu, je l'ai entendu comme venant à la place d'« interdit » bien sûr, mais je l'ai aussi entendu comme un *appel*. Il y avait à ce moment-là, chez cet homme, averti pourtant de l'analyse, une réelle impossibilité à admettre une représentation, inaccessible sans doute du fait d'une charge par trop excitante. Je crois bien avoir alors convoqué, pour moi-même, à nouveau ce que je ne lui avais jamais dit : « Ça aurait pu être vous ! » Et, dans la suite logique : « Ce pourrait être nous. » Bref : « Je pourrais être votre mère. »

Le « Non ! » qui fut le sien au moment où tomba l'interprétation était jubilatoire. Adressé au désir de la mère sexuelle, adressé à lui-même, revenu depuis l'extérieur comme un impératif catégorique avec lequel il pouvait jouer dorénavant. Sans doute cet homme s'est-il saisi alors de quelque chose d'essentiel au regard de sa propre réalité : il n'est pas si plaisant d'être le fils préféré-excité de sa mère, même si on « ne pense - ne désire » que cela. Mais il faut, pour s'en convaincre, faire, à l'instar de l'Homme aux rats, la « douloureuse expérience du transfert », depuis son appréhension jusqu'à son évidence.

« Lorsqu'on réussit, écrit Freud dans l'*Abrégé*, à éclairer les patients sur la nature véritable des phénomènes de transfert, on enlève aux résistances une arme puissante. (...) En effet, ce que le patient a vécu sous la forme d'un transfert, jamais plus il ne l'oublie et cela comporte pour lui une force plus convaincante que tout ce qu'il a acquis par d'autres moyens. »¹

Douloureuse et néanmoins plaisante expérience, pour le patient, que celle qui consiste à palper la surface du transfert, tout comme le faisait le Moi autrefois lorsqu'il découvrait le monde extérieur et se donnait les moyens de le combattre pour mieux s'y ébattre ensuite. Et pour cela, user de la sensorialité des mots, comme de leur plasticité, celle-là même qui permet à la pensée d'agir à titre d'essai. L'analyste, sur sa propre scène, fait de même, se déplaçant au gré des mots du patient, allant de contacts en ruptures, ajustant son regard sur les images et les représentations qui se forment en lui selon les effets que produit la parole en actes. C'est ainsi qu'il peut entendre, par-delà le langage, le trouble du désir en quête d'objet.

Car ce qui est à retrouver dans et par les mots, ici et maintenant, c'est, comme le dit justement F. Gantheret, le « tâtonnement initial ». « La véritable retrouvaille n'est pas tant celle de la chose, que du mouvement vers la chose ; de ce qu'il trace d'espoirs et de déceptions. »² De ce tâtonnement, Éros est l'entrepreneur : rassemblant sans cesse des unités toujours plus grandes de substance vivante, il permet au Moi d'assurer sa relative cohérence en s'opposant alors à la force de la pulsion de mort issue du Ça, force à laquelle l'excessive cruauté du Surmoi vient souvent prêter main-forte. On sait combien ces deux instances, lorsqu'elles ont « partie liée contre le Moi accablé (...) réussissent à désorganiser et à modifier le Moi, de telle sorte que ses relations avec la réalité s'en trouvent gênées, voire abolies »³. Désormais, la déliaison ayant accompli son œuvre de destruction, la fluctuation des mouvements libidinaux ne trouvera plus à « s'ébattre » sur la scène du transfert. Et de ce fait, sur sa propre scène, notre écoute se verra comme contrainte à une régression véritablement active, le but étant toujours de réussir à réanimer – ou à animer – la capacité de liaison des pulsions de vie, et cela pour les deux protagonistes en présence que sont le patient et l'analyste.

VII – LA MÉMOIRE DES CHOSES

En prenant rendez-vous, Madeleine avait précisé qu'elle voulait « parler à quelqu'un qui reste » : la connaissance qu'elle avait des diverses consultations

1. S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, op. cit., p. 45.

2. F. Gantheret, *Moi, monde, mots*, op. cit., p. 212.

3. S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, op. cit., p. 40.

psychiatriques auxquelles elle avait dû s'adresser depuis plusieurs années lui faisait dire qu'elle ne voulait plus se retrouver contrainte de changer d'interlocuteur, ce qui avait été le cas à plusieurs reprises. Mais l'angoisse, prise en masse dans l'intensité du regard avec lequel elle tentait d'agripper le mien, alors qu'elle me posait, à nouveau, la question : « Est-ce que vous allez rester ? », disait aussi quelque chose de la nature dangereuse de ce « parler » qu'elle entendait mettre en œuvre. Au-delà de l'engagement qu'elle attendait de ma part, elle m'enjoignait de rester là où elle entendait me convoquer, du plus profond de la terreur que peuvent parfois inspirer les mots.

D'emblée, Madeleine ne me parla pas de son enfance. Ce qu'elle voulait, c'était percer le mystère de ces voix qui lui faisaient commettre des actes fous et perdre tout sens de la réalité, au point que sa vie, par deux fois, s'en était trouvée gravement menacée. Madeleine voulait comprendre la déraison qui animait alors ses comportements. Mais y revenir au cours de la séance s'avérait tout aussi menaçant et risquait de détruire l'équilibre fragile qu'elle parvenait à projeter dans ma personne. Laquelle personne se confondait souvent avec l'espace de la pièce où je la recevais : le moindre changement dans l'agencement de celle-ci devenait aussitôt le motif de pensées interprétatives, qui la laissaient toujours dans un état de profonde stupeur. Durant ces moments-là, où elle menaçait de perdre pied, l'intensité de son regard, rivé au mien, me donnait à penser qu'elle pensait que nous pouvions penser la même chose, ou plutôt « voir » la même chose, et qu'elle m'assignait alors la place de ce personnage, que Freud évoque à plusieurs reprises, et dont les patients peuvent dire que, durant tout le temps où ils étaient en proie à leur délire, il s'était tenu dans un coin de leur esprit, telle une personne normale, à observer les choses. C'est probablement parce que j'incarnais cet observateur normal, celui qui n'est pas contaminé par le délire, qu'elle accepta peu à peu de me livrer ses pensées quand elles survenaient. Peu à peu, lui revint le souvenir d'avoir été, dans l'enfance, en proie à ce type de pensées et à cette même sidération.

Une parole qui divise

Tout récit divise celui qui le parle. C'est ce dont témoigne Freud, dès 1899, dans le texte sur les souvenirs-écrans, lorsqu'il suppose une double implication du Moi lors de l'effectuation de la mise en récit d'un événement. Nul n'ignore aujourd'hui que le souvenir analysé dans ce texte appartient à Freud lui-même. Mais le fait qu'il ait éprouvé le besoin de se mettre ainsi en scène en tant que « Freud écoutant un patient qui n'est autre que lui-même », mérite de retenir notre attention. Il y a là tout sauf un artifice de style : la division, en effet, est

une nécessité intrinsèque à la communication d'un récit, qui s'est déjà, dans un premier temps et du dedans, constitué comme tel pour le sujet. Car le récit ne transmet pas seulement l'expérience, pas plus que le portrait ne se contente de reproduire le modèle. Ce que transmet le récit, c'est l'expérience *avec* ses effets. Le récit englobe tout cela : expérience et effets. Dès lors que le moment de l'énonciation offre, à nouveau, et ce tout comme la première fois, l'occasion de travestissements et d'interprétations diverses, le récit en lui-même devient le *lieu* propice à des *transformations de toutes sortes*. Transformations qui n'ont souvent d'autre but que celui de convaincre le destinataire ou encore de pervertir son entendement, afin de le rallier plus sûrement peut-être à la cause de l'énonciateur. Le pouvoir magique des mots réside dans le seul fait que ces transformations ont le langage pour outil. Voilà, précisément, pourquoi ce que l'analyste a à entendre ne ressort pas de la conversation ordinaire, et que l'affaire se complique. Elle se complique du fait que la véracité du souvenir n'est qu'apparence trompeuse. Elle se complique encore du fait que sa « datation » – pour employer un terme en usage chez les paléontologues – s'avère généralement elle aussi falsifiée, offrant ainsi l'occasion de déceler qu'une torsion s'est produite dans la temporalité : « Suivant que s'établit l'un ou l'autre rapport temporel entre couvrant et couvert, écrit Freud, on peut qualifier le souvenir-couverture de rétrograde ou d'anticipant. »¹

Ainsi la double implication du sujet dans l'énonciation du récit du souvenir, ou de l'événement, voire de l'anecdote, instaure-t-elle une *dimension anachronique* de la temporalité. Considérée de ce point de vue, la dimension du temps ouvre d'emblée sur une dimension des lieux où ces derniers, à leur tour, engendrent les figures du temps. Le moment où l'on raconte, tout comme celui dont on parle, deviennent des lieux où l'on se tient : ainsi la pluralité des temps devient-elle pluralité des lieux psychiques de la mémoire. Diffractions que n'atténuent pas, loin de là, d'une part l'impérieuse nécessité de la formalisation du récit lui-même, d'autre part sa finalité : la mise en récit est destinée à l'autre, et chacun sait que celui-ci s'écrit tout aussi bien avec un grand « A ».

Les temps sont des lieux. Cela, Freud le dit de la façon la plus nette : « Dans la plupart des scènes d'enfant significatives et d'ordinaire irréfutables, on voit dans le souvenir sa propre personne comme enfant, dont on sait qu'on est soi-même cet enfant ; mais on voit cet enfant comme le verrait un observateur en dehors de la scène. »² La mise en récit de l'événement implique donc que viennent à se figurer, puis à se fixer dans des représentations, des lieux qui sont porteurs de temps. Au temps de l'expérience première, celui de l'évène-

1. S. Freud (1899), Des souvenirs-couverture, *OCF*, III, p. 274.

2. *Ibid.*, p. 275.

ment, on se trouvait, écrit Freud, « en plein dans la situation, et on ne faisait pas attention à soi, mais au monde extérieur »¹. C'est la mise en récit qui intégrera le sujet dans la scène. Aussi, lorsque la personne propre entre en scène dans son souvenir, au même titre que les autres objets qui y sont représentés, pouvons-nous, écrit encore Freud, « avoir recours à cette opposition entre le Moi qui agit et le Moi qui se souvient »² et conclure que le souvenir en question est le résultat d'une « surélaboration ». « On dirait, poursuit-il, qu'une trace mnésique de l'enfance a été *retraduite* à une époque ultérieure (époque de réveil) en *plastique et visuel*. Mais d'une reproduction de l'impression originelle, *rien* ne nous est jamais parvenu à la conscience. »³ Tout est là : l'inconnu avec sa trace, et la résurgence, avec sa forme et avec sa traduction.

Remarquons que, dans ce texte sur le souvenir-couverture, Freud pose déjà, dès 1899, avec la mise en perspective de la division des temps et des lieux, l'idée qu'une mémoire anachronique file la trame du tissu du récit : « Au *présent*, le tissu du récit est tissé de passés multiples. »⁴ Mais s'il en est ainsi, si la division des temps et des lieux peut littéralement créer un ouvrage de mémoire, c'est bien grâce au rapport qu'entretient cette division avec la matière visuelle et plastique du langage en tant qu'elle pourrait constituer l'autre « matière » de la mémoire fictive. Car, au présent, le tissu du récit n'est pas seulement fait de l'ajointement ou de la substitution des différents passés, il est aussi tissé de formes et d'images qui sont empruntées à la langue commune, et c'est par le biais de ces formes et de ces images sensorielles que « l'expression langagière (...) assure la liaison entre le souvenir-couverture et le souvenir couvert »⁵.

Pour ces mêmes raisons que je viens d'évoquer, *tout récit divisera également celui qui écoute*. Dans la situation de l'analyse, la chose se complique encore, du fait du transfert. Le sujet qui écoute, l'analyste, est, en premier lieu comme en premier temps, en tant qu'objet de la destination du récit, lui-même dédoublé. Comme l'écrit A. Green, il est divisé du fait de l'assignation transférentielle dont il accepte d'être le support matériel : l'analyste *est* l'objet externe auquel s'adresse le discours et il *est aussi* l'objet interne qui se constitue au fil même de ce discours qui s'adresse à lui. Et il lui faut, ajoute A. Green, « rendre compte de ce qui s'énonce par l'effet de révision en arrière de la marche discursive en y ajoutant les attentes d'un advenir ultérieur »⁶. À la faveur du fractionnement de la temporalité, actif au cœur même du présent de la séance, à la

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*. (Souligné par moi.)

4. G. Didi-Huberman, *L'image survivante*, Paris, Minuit, 2002, p. 55. (Souligné par moi.)

5. S. Freud (1899), *Des souvenirs-couverture*, *op. cit.*, p. 273.

6. A. Green, *Le temps éclaté*, Paris, Minuit, 2000, p. 72.

faveur des « brisures » et des « jointures »¹ qui s'y produisent, des re-trouvailles avec l'objet qui se jouent sur le terrain du transfert, l'écoute de l'analyste se fractionne à son tour et se déplace, selon des temps, des lieux, des registres et des régimes différents et distincts. Au-delà de l'objet manifeste, en deçà de l'objet implicite. Au-delà du présent, en deçà du passé. Mais l'écoute se fractionne et se déplace, aussi, du fait que l'observateur n'est pas neutre et que, si l'attention dite flottante tente de lui garantir en quelque sorte le ralentissement de sa propre excitation, il n'est pas pour autant indifférent à l'effet que lui procurent les mots. L'observateur est un observateur affecté.

Les deux courants de la représentance

Dans *Misère de la philosophie*, J.-F. Lyotard rappelle que le philosophe, comme le psychanalyste, n'a affaire qu'à des phrases, mais que la sorte de phrase avec laquelle le psychanalyste se débat est particulière. Particulière au sens où la *talking cure*, si elle est bien traitement *par* la parole, est dans le même temps un traitement *de* la parole par ce qui l'affecte, ce qui est une reprise autrement formulée de l'expression freudienne du « traitement d'âme par l'âme ». Se fondant sur la séparation que Freud opère entre les deux voies de la représentance pulsionnelle², à savoir que toute pulsion s'exprime selon les deux registres distincts que sont l'affect d'une part et le système des représentations proprement dites, d'autre part, Lyotard distingue à son tour deux courants de la parole qu'il nomme, l'un « phrase de choses ou de mot » et l'autre « phrase d'affect ». Soutenant que, dans la cure, c'est la seconde qui guide la première³. J'ajouterai que cette proposition, parfaitement valable pour le patient, du fait du transfert, l'est également pour l'analyste qui, soumis à l'effet de la parole de « son » patient, n'est pas indemne de tout transfert.

En effet, la phrase de « choses » ou de « mot », si elle désigne bien un objet du monde ou du langage qui existe dans la réalité matérielle ou psychique et implique un ordre référent, s'inscrit dès l'origine dans un système de délégation fondé sur des procédés de substitution. Car « chose » ou « mot », en tant qu'éléments de langage articulé, sont le produit d'une substitution : investis à l'origine par la motion pulsionnelle, ils en sont, depuis, devenus les représentants ; c'est en tant que tels qu'ils donneront prise ensuite aux jeux du refoulement.

1. Les termes sont d'A. Green.

2. S. Freud (1915), Le refoulement, *Métapsychologie*, *op. cit.*

3. J.-F. Lyotard, Emma, *Misère de la philosophie*, Paris, Galilée, 2000, p. 61.

En revanche, ce que Lyotard nomme « phrase d'affect » ne représente rien, ne désigne rien. Rien d'autre qu'elle-même : autoréférencée, elle ne fait que survenir, ici et maintenant, encore et encore. Autre voie de délégation psychique que se donne la pulsion, elle est pure quantité d'énergie libre, détachée de toute représentation. Échappant au refoulement, la « phrase d'affect » peut faire l'objet d'une répression qui sera parfois radicale, l'affect étant repoussé en totalité dans l'inconscient. Elle peut aussi se transposer en « affect » proprement dit, se dotant alors, comme le propose Freud, d'une certaine « coloration »¹, ce qui témoignerait déjà d'un effort de qualification et sans doute d'ébauche de représentation sensorielle, à tout le moins imagée (le bon goût du pain blanc, la vibration du jaune des pissenlits). Enfin, elle peut aussi s'exprimer, au sens littéral du terme, sous la forme primitive, massive de l'angoisse, celle-là même dont Freud a pu dire qu'elle était pur affect, au sens de la passibilité qu'elle suppose, le sujet restant immobilisé psychiquement, sans défense devant elle². Ainsi phrase de « chose » ou de « mot » d'un côté et « phrase d'affect » de l'autre fondent-elles le double régime de la parole en analyse, source, dans l'écoute de l'analyste, de ce que Lyotard a nommé « différend ».

Récits de Madeleine

Pendant longtemps, Madeleine ne rêva pas ; d'ailleurs, elle ne se rappelait pas avoir jamais rêvé. Ses récits, en séance, étaient ceux de ses pensées. Et ces pensées-là s'étaient essentiellement sur ce que Freud appelle les « restes de perceptions auditives ». Ces restes avaient la vie dure, car, chez Madeleine, le langage fonctionnait souvent sans grammaire, comme il le fait dans le rêve. Sans grammaire et sans travail d'élaboration secondaire, comme c'est aussi le cas dans la pensée délirante, quand le langage d'images devient, dans la construction de la réalité, langage d'organe, et que le mot, réduit à l'état de signe, vaut pour la chose qui est désignée. Le monde infantile de Madeleine s'était en partie construit sur ce mode-là. Un monde sans possibilité de jeu, sans possibilité de mobilité libidinale, un monde qui oscillait entre les puissances mortifères du chaos et de l'immobilisme. Si je lui devais de « rester », c'était pour tenter d'animer ce monde. Pour tenter de retrouver, au-delà de l'angoisse et de l'effroi, les images mnésiques préexistantes qui cherchaient là leur traduction. De Madeleine, je peux dire aujourd'hui que le langage l'avait rendue malade.

1. S. Freud (1915), Le refoulement, *Métapsychologie*, *op. cit.*, pp. 54-56.

2. J.-F. Lyotard, *Misère de la philosophie*, *op. cit.*, p. 76.

Je devrais dire, plutôt ; la littéralité du langage. « Parler », ce que nous fîmes durant de nombreuses années, devait la guérir.

Madeleine n'avait pratiquement pas de souvenirs d'enfance, et lorsqu'il lui arrivait d'évoquer des faits touchant à cette période de sa vie, la confusion et l'imprécision étaient de mise, et la mise en histoire – avec et sans « s » –, laborieuse : en tant qu'enfant, elle ne se « voyait » tout simplement pas. Mais ce dont Madeleine pouvait témoigner en revanche, c'était de ce qui se passait dans sa tête. Aujourd'hui comme autrefois. Régulièrement, Madeleine revenait sur les circonstances de sa dernière hospitalisation et sur le voyage – dont elle avait entendu dire qu'il était pathologique – qu'elle avait entrepris sous l'emprise de voix qui lui commandaient de sauver le monde, au prix d'abandonner enfant et mari. Elle revenait aussi sur l'« enfermement » dans lequel elle s'était maintenue ensuite à l'hôpital durant de longs mois, n'engageant la conversation avec personne, partageant *a minima* la vie quotidienne avec les autres pensionnaires, et se retrouvant chaque jour dans le local des poubelles, à fouiller dans les ordures : « Je cherchais des boîtes de lait. »

Madeleine ne comprenait pas cet acte absurde et néanmoins irrépressible ; elle m'en faisait part, pratiquement à chaque séance, de façon laconique, puis demeurait silencieuse. Toujours avec ce même regard qui cherchait à voir ce que je voyais dans ce qu'elle me disait. Et, en effet, je la voyais. Je la voyais se diriger vers le local, y entrer et se mettre à tout jeter hors des conteneurs, à la recherche de boîtes de lait. Je me tenais dans un coin de la scène, tel un spectateur attentif à sa recherche, et moi-même en quête d'un objet « boîte de lait ». La représentation visuelle que j'en eus la première fois fut celle de ce qu'on appelle une « brique », emballage en carton couramment utilisé à l'époque pour le conditionnement du lait. Je savais pourtant bien qu'elle me parlait de ce lait en poudre, qu'on appelle lait maternel, généralement vendu en boîtes de métal arrondies. Il n'empêche, l'image qui m'était venue dès que je m'étais représenté la scène était celle de la brique de lait, vide et destinée au rebut. À cette image s'était immédiatement associée la représentation de mot « carré ». L'image qui s'imposait là devait ensuite se présenter régulièrement sous la forme verbale de « boîte carrée », à chaque fois que Madeleine revenait au récit, devenu à son tour compulsif, de la recherche des boîtes de lait.

J'aurais pu m'en tenir à la scène décrite, m'en tenir à chercher avec elle la signification de son acte, dont la répétition même faisait symptôme. J'aurais pu m'en tenir aux rares associations qu'elle parvenait à déployer, peu à peu, aux environs de la « boîte de lait » et à ce qui, peu à peu, faisait de la scène des poubelles une scène « affectée ». Affectée de la culpabilité d'avoir abandonné son enfant, d'avoir causé du mal à son mari et d'être une femme indigne, affectée surtout de la culpabilité sans bornes d'être malade : affects douloureux qui

venaient fragmenter l'angoisse massive présente au début de la cure en tentant de la qualifier. J'aurais pu me satisfaire de l'interprétation selon laquelle l'objet « boîte de lait », en tant que représentation d'objet (*Sachvorstellung*), était venu se substituer à l'allaitement maternel, venant ainsi figurer l'enfant dont elle se trouvait séparée, tout comme celui-ci était séparé d'elle par sa faute ; « boîte de lait » était devenu la forme dans laquelle venait à se déverser toute la douleur de cette séparation. La teneur mélancolique de cette douleur ne m'échappait pas lorsque Madeleine évoquait le fait que son mari, comme sa fille, face à tant d'indignité, n'aurait pas de mal à lui trouver une *remplaçante*, mot qui résonnait aussi dans le transfert où j'étais celle qui devait « rester »... Ne pas être remplacée, mais ne pas non plus la remplacer. Pas plus, mais pas moins.

Dès lors, je « restais », effectivement embarrassée de ma « boîte carrée ». La « boîte de lait » de Madeleine était ronde et représentait dans son discours un objet bien réel du monde extérieur, tandis que ma « boîte carrée » ne représentait plus qu'elle-même. En moi, la production de la représentation de mot « boîte carrée » agissait comme figure défigurante de la boîte ronde. Elle devenait reste incompressible, en attente de recyclage, un reste qui attendait de faire sens, à son heure, et qui devrait ouvrir sur « autre chose » que n'avait pas réussi à atteindre les développements sur la séparation que je viens d'exposer. Certes, ces développements, associatifs, étaient bien le fruit de constructions justes, mais ces constructions demeuraient à la limite de l'explication, et comme telles prenaient appui sur des procédés déductifs, issus de la logique inhérente aux processus secondaires. Ces développements n'avaient pas fait céder d'un pouce la compulsion de Madeleine à revenir au récit de la scène des poubelles : pour elle aussi, il y avait à l'évidence un reste. Un reste térébrant, qui, faute de trouver sens, se comportait comme ce « quelque chose », dont Freud dit qu'il est intrinsèque à la pulsion et qu'il est la cause du fait que la satisfaction n'aboutit jamais pleinement et relance ce qu'il nomme la « faim d'excitation »¹.

Ainsi ce reste, faute de pouvoir s'épuiser, continuait-il d'agir la parole de Madeleine, qui revenait répétitivement en séance sur le récit de la scène, devenu en lui-même objet se substituant à l'acte. Et je pouvais penser que ce reste, que figurait pour moi « boîte carrée », tant par l'écart qu'il ouvrait du fait de la dissemblance des boîtes et tant par la charge intensive avec laquelle il survenait, que par l'absence de référent dont il témoignait, était l'indice d'un chemin tracé, maintenu en l'état, qui activait chez moi une forme de « penser en images ».

Des mois passèrent... Madeleine, peu à peu, établissait des rapprochements : de son long séjour à l'hôpital et de la séparation d'avec sa fille, nous passâmes à la maladie de sa mère, emportée par un cancer « des seins » – et

1. S. Freud (1912), Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse, *OCF*, XI, pp. 139-140.

soudain je ne savais plus comment épeler le mot « sein ». Elle avait à peine 13 ans. La vie s'était poursuivie : la sœur aînée avait *remplacé* leur mère. L'image verbale de la « boîte carrée » me revenait, tout aussi apathique et tout aussi intense à la fois. Je pensai : « cercueil », mais la communication de cette association, analogique du seul fait de la ressemblance des formes, ne me semblait pas, à ce moment-là de la cure, devoir être efficace en soi : à nouveau, il aurait fallu expliquer. Madeleine continuait d'évoquer les disparitions qui avaient suivi de quelques années la mort de sa mère : le mariage de sa sœur aînée, qui avait quitté la région, et que, à son tour, elle avait tenté de remplacer auprès d'un père alcoolique, dont la mort avait été un soulagement. Égrainant ainsi les séparations et les disparitions, dont la série substitutive ne laissait pas place aux morts, elle en vint à parler de celle de son frère, emporté à 4 ans, alors qu'elle-même en avait à peine 2. Elle n'avait aucun souvenir de son existence, aucun souvenir de la présence de ce garçon, le seul de la fratrie, mais elle savait par sa sœur qu'il avait toujours été malade, qu'il n'avait jamais ni parlé ni marché, et que leur mère avait toujours refusé de l'envoyer à l'hôpital. C'est alors que lui revint l'image d'une scène : « Des hommes avaient apporté une *boîte* et on nous avait regroupées, mes sœurs et moi, dans un coin de la pièce, en nous mettant une couverture sur la tête. »

On ne doit pas toucher aux cadavres... Même pas avec les yeux ! On n'y touche pas non plus en pensée. C'est pourtant bien ce que nous ne manquâmes pas de faire par la suite, dès lors que la « boîte de lait », objet de sa quête réitérée, eut ainsi révélé son autre face, celle de la « boîte cercueil »... Bientôt Madeleine se mit à apporter des rêves en séance, signes qu'une « autre scène » avait pu commencer à se constituer.

Penser en images

« Bien loin que le mot vienne en avant de la chose en lui faisant écran, écrit J.-F. Lyotard dans *Discours, figure*, il s'efface pour la manifester. (...) Il est seulement dans l'expérience du locuteur une percée sur la chose, une ligne de mire qui la *fait voir*. »¹ Lyotard soutient que l'opacité est dans l'objet et non dans le mot. *Que les mots en eux-mêmes ne sont pas des signes, mais qu'ils participent de la transformation des objets en signes :*

« Dès qu'il y a mot, l'objet désigné devient signe : qu'un objet devienne signe, cela veut dire précisément qu'il recèle un "contenu" caché dans son identité manifeste, qu'il réserve une autre face à une autre vue sur lui, une vue qui ne pourra peut-être jamais être prise. Qu'il devienne signe requiert qu'il soit grevé d'une dimension d'absence. »²

1. J. F. Lyotard, *Discours, figure*, Paris, Klincksieck, 2002, p. 82. (Souligné par moi.)

2. *Ibid.*

Autrement dit, le mot est à la fois ce qui désigne et fait voir l'objet, et qui, dans le même temps se substituant à sa présence, creuse son énigme : l'objet devient alors signe au sens où il révèle un contenu caché au-delà de son identité manifeste. Or nous savons que le refoulement ne porte pas seulement sur les contenus mais qu'il s'exerce aussi bien sur les relations complexes que ces contenus entretiennent ensemble. La « boîte de lait » que désigne Madeleine, du seul fait qu'elle la désigne en la nommant, mais du fait aussi que le récit la met en contact avec la « boîte à ordures », devient, au moyen de l'image qui se forme alors en moi de « boîte carrée », une représentation d'attente dont la signification ne pourra peut-être jamais être trouvée, mais qui continuera de se manifester dans mon écoute précisément comme signe actif de la mise en crise de cette écoute. Signe de la crise d'une pensée en état d'écoute.

Car c'est bien en effet ce qui se présente dans la représentation qui vient mettre la pensée en état critique : la présentation (*Darstellung*) déstabilise la représentation, littéralement. Ainsi « brique de lait » est-elle l'autre représentation qui se *présente* au travers de la représentation « boîte de lait » à la faveur de la déformation et du déplacement. Et cette autre représentation, à son tour, devient productrice de « boîte carrée », qui n'a plus aucun rapport avec « boîte de lait ». Si « boîte carrée » se forme ainsi, c'est tout d'abord, comme on l'a vu plus haut, à la faveur du mouvement régressif que constitue *l'abandon du concept au profit de l'image de chose perçue*. Mais elle se forme ainsi, aussi, du fait de la liaison nouvelle qui s'établit entre cette image et la représentation de mot qui lui est alors attribuée dans le *Pcs*. C'est cette nouvelle formation de langage « boîte carrée » qui prendra place désormais au lieu de l'écoute, comme reste non identifiable qui fait signe vers un ailleurs, autre lieu et autre temps peut-être de ce qu'A. Green appelle la « mémoire amnésique », qui n'a trouvé pour se dire ni mots ni images et à propos de laquelle j'évoquerai volontiers ce qu'écrit Freud dans *L'homme Moïse* au sujet d'Hoffmann, « comme quoi ce que les enfants de 2ans ont vécu sans le comprendre, ils n'ont jamais à s'en souvenir en dehors des rêves »¹. Et l'on pourrait ici ajouter : ni en dehors des délires, où ce qui a été aboli à l'intérieur cherche à se reconstruire au-dehors sous la forme de perceptions hallucinées.

Si la régression dans l'écoute peut user ainsi de la déformation ou du déplacement, c'est bien parce qu'elle use largement de ce qui se présente dans la représentation. Les images qui nous viennent en séance sont déjà le produit d'un travail de notre appareil psychique dont la régrédience, terme si justement créé par S. et C. Botella², demeure la condition première et nécessaire. J'ai dit

1. S. Freud (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, *op. cit.*, p. 229.

2. C. et S. Botella, Figurabilité et régrédience, *La figurabilité*, *op. cit.*

plus haut, de l'image de chose « boîte carrée », qu'elle était apathique. Mais si, en effet, je ne pouvais ni ne savais, ni ne voulais, rien faire de cette représentation condensée qui se présentait à moi en deçà de la représentation « boîte de lait », et qui ne pouvait prendre d'autre forme que celle de « boîte carrée », l'intensité avec laquelle elle s'imposait était en revanche le signe certain de l'investissement *inconscient* que j'en avais fait. L'apathie n'était donc qu'apparence. Et l'intensité inaltérée avec laquelle la représentation verbale « boîte carrée » se signalait régulièrement à ma conscience témoignait de la survivance d'une autre chose, purement inconsciente (*Ding*), encryptée dans « boîte de lait ». C'est lestée de l'intensité propre à cette chose, que la représentation « boîte carrée » s'était avancée pour la première fois à la rencontre de « boîte de lait », qu'elle recouvrait désormais. À son tour, elle attendait d'être recyclée. Image en quête de traces, attendant sa remise en mouvement¹ par-delà son opacité, en deçà de l'épaisseur qu'elle présentait.

L. Kahn insiste, dans « L'action de la forme », sur la notion de « force représentante », sur laquelle repose l'économie de la régression dans le chapitre VII de *L'interprétation du rêve*, soulignant combien cette force imprègne l'inscription et les destins de la trace mnésique : « Voie frayée par le passage de l'excitation, *tracé du travail lui-même*, la trace mnésique n'a plus rien d'une représentation ; mais c'est elle qui pousse à la requalification, s'empare de tous les matériaux à disposition, et impulse la formation des formes. »² Ce que je rapprocherais ici volontiers de ce que Freud écrit en 1923 à propos des représentations de mots :

« Les représentations de mot sont des restes mnésiques, elles furent un jour des perceptions et peuvent, comme tous les restes mnésiques, redevenir conscientes. (...) Ce qui, provenant de l'intérieur, veut devenir conscient doit tenter de se transposer en perceptions externes. Cela devient possible par le moyen des traces mnésiques. »³

S'il désigne ensuite la voie acoustique comme cheminement principal de ces traces, et s'il confère là une certaine prédominance aux restes de mot, en tant qu'ils sont restes de mots entendus, il n'en reconnaît pas moins l'importance que peut prendre « la significativité des restes optiques » en tant qu'ils sont restes mnésiques des choses (*Dingvorstellung*). Il note alors que le « devenir conscient des processus de pensée par retour des restes visuels » peut parfois, pour certains, sembler une voie privilégiée, ajoutant que, si le « penser en images » n'offre qu'imparfaitement la possibilité de rendre conscient ce qui ne l'est pas, il est toutefois plus proche des processus inconscients que le « penser

1. Voir, à ce propos : Philippe-Alain Michaud, *Aby Warburg et l'image en mouvement*, Paris, Macula, 1998.

2. L. Kahn, L'action de la forme, *La figurabilité*, *op. cit.*

3. S. Freud (1923), Le Moi et le Ça, *op. cit.*, p. 264.

en mots »... Et aussi plus ancien, tant du point de vue ontogénétique que du point de vue phylogénétique¹.

Le pouvoir des images résiderait-il donc dans la faculté que possèdent celles-ci de porter en elles la trace des mouvements de l'investissement des mots du langage ? P. Fédida soutient que « l'image est sensoriellement – esthétiquement – réminiscente de la chose » et que la construction de l'analyste « est une mémoire de l'infantile constituée sur la base de fragments ». Ainsi les fragments du texte sont-ils à traiter comme les « lambeaux » du rêve... Il ajoute : « C'est parce que le rêve est fait d'images visuelles qui sont choses dont les images se ressouvient, et *parce que ces images sont l'intérieur des noms de ces choses*, que la construction est la mémoire d'un passé irréprésentable. »²

Lorsque Freud, toujours dans le chapitre VII de *L'interprétation du rêve*, compare les processus de pensée normaux avec ceux du rêve, il écrit ceci :

« La remémoration et d'autres processus partiels de notre penser normal correspondent eux aussi à une rétrogradation dans l'appareil psychique à partir de tel ou tel acte de représentation complexe jusqu'au matériel brut des traces mnésiques qui sont à sa base. Mais, pendant la veille, cette remontée en arrière ne va jamais au-delà des images mnésiques. Elle n'est pas en mesure de produire la vivification hallucinatoire des images perceptives. »³

Il est parfaitement justifié de se demander si l'écoute analytique, dans l'investissement qu'elle fait de la réserve d'images mnésiques qui s'engrangent depuis la parole du patient tout au long du processus, n'a pas pour but – le mot « but » étant ici à entendre au sens de « but pulsionnel » – de re-trouver, de faire revivre, de mettre au jour la circulation de leurs traces et de leurs inscriptions diverses. De parcourir à rebours et à nouveau les voies par lesquelles ces images ont abouti à de nouvelles représentations, c'est-à-dire de chercher à percevoir ce qu'il y a en deçà tout autant qu'au-delà des mots. La véritable construction, celle que Freud apparente au délire des malades, résulterait alors de cette sorte de désir contraignant qui anime l'écoute analytique et lui fait suivre, pour elle-même, les deux courants de la représentance. Investissant d'une part la voie de l'affect, d'autre part celle de la représentation de chose ou de mot que contient le langage, l'écoute de l'analyste n'échappe pas aux mouvements de la pulsion. Pas plus, mais pas moins que n'y échappe la parole du patient : la dissymétrie entre les deux partenaires tient au seul fait que l'un des deux est supposé avoir déjà fait l'expérience de la rencontre avec l'analyse, et qu'il est supposé ne pas l'avoir oublié.

1. *Ibid.*, p. 265.

2. P. Fédida, Passé anachronique et présent réminiscent, *L'écrit du temps*, n° 10, « Documents de la mémoire », Paris, Minuit, automne 1985, p. 44. (Souligné par moi.)

3. S. Freud (1900), *L'interprétation du rêve*, *op. cit.*, p. 596. (Souligné par moi.) Freud ajoute, en note de bas de page, que, « en somme, nos rêves sont l'inverse de nos imaginations vigiles, le mouvement, quand nous sommes éveillés, commençant à une extrémité, et quand nous dormons à une autre ».

Car il y a, en effet, pour la pensée consciente, une réelle difficulté à penser en images qui est inhérente à la résistance que nous opposons d'ordinaire à la poussée qu'exerce l'inconscient. Alors que, à l'inverse, il y a dans le rêve une contrainte qui s'exerce pour exprimer « quand même » des relations de pensée qui ne peuvent être représentées en tant que telles. Si le rêve peut penser en dormant, c'est « grâce à une modification adéquate de la présentation » qui lui est, écrit Freud, tout à fait particulière¹. Ainsi ce qui, dans le rêve, relèverait d'un défaut d'expression fournit-il l'occasion qui engage la contrainte à figurer « quand même » grâce à la nécessité de la « transformation en plastique et visuel »². L'écoute de ce qui s'énonce en séance subit la même contrainte, qui se confond alors avec l'expression que trouve le désir de l'analyste. Du fait du refoulement qui exerce sa poussée, tantôt sur les contenus de pensée, tantôt sur les rapports logiques entre ces contenus, et tantôt encore sur les deux à la fois, l'écoute de la parole en séance passe par le processus *contraignant* d'avoir à figurer autrement ce qui se présente dans la représentation. C'est cette contrainte qui relance la pensée. Tout le détour de l'écoute est là...

Déchirer l'image, creuser le mot

G. Didi-Huberman écrit, à propos des œuvres d'art, qu'il s'y exerce

« un *travail* du négatif dans l'image, une efficacité "sombre" qui pour ainsi dire creuse le visible (l'ordonnance des aspects représentés) et meurtrit le lisible (l'ordonnance des dispositifs de signification). (...) Ce travail ou cette contrainte peuvent être envisagés comme une régression, puisqu'ils nous ramènent, avec une force qui toujours nous étonne, vers un en-deçà, *vers quelque chose que l'élaboration symbolique* des œuvres avait pourtant bien *recouvert ou remodelé* »³.

Il se produit là comme un « mouvement *anadyomène*, conclut-il alors, mouvement par lequel ce qui avait plongé resurgit un instant, naît avant de replonger bientôt » : ce qui est produit là, dans ce mouvement de perception fulgurante et fugace, est à mettre au compte de ce que produit la *déchirure* de l'image. Ce qui est produit, écrit-il encore, « c'est la *materia informis* lorsqu'elle affleure de la forme, c'est la présentation lorsqu'elle affleure de la représentation, c'est l'opacité lorsqu'elle affleure de la transparence, c'est le visuel lorsqu'il affleure du visible ». C'est « boîte carrée » lorsqu'elle affleure de « boîte de lait » et qu'elle ouvre sur la béance d'un cercueil vide. Et c'est aussi « Pas touche ! » qui surgit sur le seuil de la pensée en mouvement.

1. *Ibid.*, p. 357. (Souligné par moi.)

2. S. Freud, Les souvenirs-couverture, *op. cit.*, p. 275.

3. G. Didi-Huberman, *Devant l'image*, Paris, Minuit, 1990, p. 174 sq. (Souligné par moi.)

Nous avons pour habitude de traiter les images en surface et de ne les considérer que sous l'angle de l'écran qu'elles nous offrent, celui qu'ordonne le système de la ressemblance, alors même que l'événement de leur déchirure (*Zerrbild*) laisse apparaître la dissemblance fondamentale qui les anime et révèle la matière dont elles sont faites. Il en va de même avec le langage, car cohérence et recherche de certitude sont deux tendances sans cesse à l'œuvre dans la pensée consciente, qu'une certaine évidence de la ressemblance des choses ou des termes langagiers contribue généralement à renforcer. La banalité du langage recouvre la matière dont les mots sont bâtis, et, de fait, nous aimons spontanément cette banalité, précisément parce qu'elle conforte la tranquillité de nos certitudes ; seuls les poètes, à l'égal des peintres, et parfois les analystes, aiment à forcer et à déchirer les mots et les images jusqu'à ce point de dislocation qui les fait retourner à la matière brute dont ils ont été formés.

De la ressemblance, de cette apparente présentation du *même* en des termes différents, Freud ne cesse de dire qu'elle est là pour mieux endormir notre vigilance, et que, lorsqu'elle apparaît comme telle dans le rêve : « Là où est aussi présenté dans le rêve un élément commun à deux personnes, celui-ci est habituellement une invite à chercher un autre élément commun dissimulé dont la présentation est rendue impossible par la censure. »¹ Et, en effet, l'évidence trompeuse que la ressemblance entend présenter, ici et maintenant, signifie bien qu'il s'est, en ce point précis, produit un *déplacement* vers le domaine de l'identique, aux seules fins de favoriser *quand même* la figurabilité, et cela malgré la censure. *Ainsi la condensation cherche-t-elle à effacer la dualité altérante des termes opposés, tandis que le déplacement œuvre à son encontre, afin de bouleverser le rapprochement que tentait d'établir la ressemblance.* Le langage contient ce double mouvement. Tout l'intérêt que Freud porte au sens opposé des mots primitifs tient à ce que ceux-ci mettent en jeu, et *présentent* – comme le fait le rêve –, la duplicité qu'ils renferment, laquelle se fonde sur les deux principes de la condensation-décondensation *et* du déplacement : deux courants qui s'opposent et se rassemblent dans *un seul mouvement* qui n'est autre que celui d'une *parole en actes*. Ainsi certains mots de la langue égyptienne pouvaient-ils condenser, dans leur forme écrite, aussi bien une qualité que son contraire, tel le mot *ken* qui pouvait signifier aussi bien « fort » que « faible ». Mais à ce mot, dans le texte écrit, venait alors s'adjoindre une image, « explicative ». Simple connotation, équivalente au déplacement dans le rêve, qui affecte le mot composite et décidera, *in fine*, du sens de l'énoncé². En ce sens, l'assonance, qui convoque à son tour le penser en images

1. S. Freud (1900), *L'interprétation du rêve*, *op. cit.*, p. 366.

2. S. Freud (1910), Du sens opposé des mots originaires, *OCF*, X : « Dans la langue parlée, c'était, selon l'opinion d'Abel, le geste qui servait à donner au mot prononcé l'*indice* souhaité » (p. 173). (Souigné par moi.)

– et force ainsi à la représentation –, est bien l'héritière du mot primitif. Si le langage se sert de l'assonance, et s'il en joue avec tant de plaisir, c'est bien pour user de cette dialectique de la ressemblance. Car le langage ruse toujours afin de signifier « quand même » ce qui ne doit pas être entendu. Les jeunes enfants savent cela et n'ont pas peur d'en faire un jeu : Freud cite à plusieurs reprises l'histoire de cette petite fille qui demande à son frère s'il a bien pris ses médicaments¹. En allemand, « médicament » se dit *Medizin* ; « petite fille », *Maidi* ; et « petit garçon » se dit *Bubi*. Elle lui demande donc, en toute logique, s'il a bien pris sa *Bubizin*. Parler, aimer les mots, pouvoir jouer avec, c'est aussi redevenir enfant, c'est entendre le sexuel infantile qui ne passe pas et qui se profère encore et toujours. Et le transfert offre cette occasion-là. Le transfert en quelque sorte fait voir. Au-delà de toute cohérence et de toute certitude : alors, de la répétition du même surgit la différence qui la fait voler en éclats.

On voit là qu'il ne s'agit donc pas simplement d'un phénomène de perception dans l'écoute. Il ne s'agit pas seulement en effet de percevoir des images, pas plus qu'il ne s'agit de percevoir les mots du langage, quand bien même cela se produirait-il selon un mode hallucinatoire. Il s'agit bien plus de les *penser* avec ce qu'ils portent en eux de traces et d'inscriptions. De ce dont ils sont les témoins anachroniques – à savoir, de l'écart originaire, irréductible, entre la satisfaction hallucinée et la satisfaction obtenue, cet écart qui pousse à la représentation, par la voie de l'affect, par la voie du langage et par celle, enfin, de leur intrication dans l'acte de parole.

G. Didi-Huberman nomme « symptôme » le mouvement anadyomène qui inaugure la déchirure de l'image. Si nous le suivons sur cette voie, devons-nous pour autant qualifier notre écoute de symptomatique ? Cela n'est pas impossible : car l'écoute de l'analyste est tout sauf « neutre ». L'observateur, je l'ai dit plus haut, est un observateur « affecté ». Il est loin de garder la maîtrise sur l'effet que lui procurent les mots qu'il entend, et il est impuissant à décider de la temporalité des événements psychiques constitutifs de la psyché de « son » patient. Attaché à ce qui, des matériaux langagiers fournis par la parole, peut mener à la « matière première » du langage, l'analyste investit, souvent à son propre insu, des représentations de choses surgies de son propre inconscient. Ces représentations se comportent alors comme le font les images mnésiques du rêve, capables de faire revivre les « noms des choses » depuis l'intérieur des images. C'est là le fondement de ce que, dans notre jargon, nous avons coutume de désigner du nom de « contre-transfert ». Et c'est là ce qui vient démanteler notre pensée consciente, ce qui fait que ce qui se présente dans la représen-

1. Cette petite anecdote est plus particulièrement reprise dans *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.

tation en vient à jouer le rôle d'indice et participe alors à l'élaboration d'une scène *autre*, elle-même construite à partir du matériau brut du langage qui affleure, ici et là, mais toujours en deçà des mots qui le tissent. Matériau qui sert de guide pour se représenter le monde infantile du patient, ce monde interne qui continue de l'agir et d'agir sa parole.

POUR CONCLURE

Une nuit, Madeleine, qui, lorsqu'elle était enfant, ne « voyait » pas le rôle du père dans la naissance, rêva « dans » son père (c'est l'expression qu'elle employa). Elle lui offrait un réveille-matin, tout en se disant : « C'est absurde, on n'offre pas de réveil à quelqu'un qui est mort. » Ce jour-là, je me suis dit que Madeleine était sauvée. Que la logique des processus secondaires pouvait enfin tempérer le pouvoir tyrannique des processus primaires. Que cette cure trouverait un jour sa fin et que je pourrai alors quitter dans la réalité la place de celle qui « reste » qu'elle semblait jusque-là m'avoir assignée pour l'éternité.

Ce que nous offrons à nos patients, avec la cure de parole, c'est la *durée*, celle que nécessite le déroulement du processus, tout comme celle qui s'installe avec la longue durée de la séance, où la parole du patient peut séjourner, tandis que notre écoute devient aussi celle d'une parole qui se produit en nous. Le ralentissement est un mal ou plutôt un bien, absolument nécessaire. Il permet que les certitudes vacillent, et relance d'autant le plaisir à penser. « Penser, écrivait Freud, c'est agir à titre d'essai, en déplaçant de petites quantités d'énergie » afin de gagner un certain plaisir, un plaisir qui n'est jamais assuré une fois pour toutes, et qu'on pourrait donc, pour cette raison même, qualifier de « durable » : un plaisir dans la durée, et qui se prolonge, au-delà de l'instant de son surgissement. Comme le rêve séjourne dans la nuit, la parole en analyse devient celle d'un langage qui se comporte comme un langage d'images, qui ignore la syntaxe et la chronologie des temps. La parole fait alors de la mémoire une mémoire anachronique, condition indispensable pour que les choses, enchâssées dans la langue, accèdent à leur propre visualité, que se produisent déchirures et fermetures, « brisures » et « jointures », contacts et ruptures, qui sont aussi ceux des images de mots. La mémoire de l'infantile est marquée de ces rythmes-là, celle de notre pensée aussi, sans doute ; celle de notre écoute, sûrement.

Dominique Clerc
82, boulevard Beaumarchais
75011 Paris

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Barazer C. (2005), Injure et transfert : à propos de la notion de « régression de l'acte à la pensée » dans la névrose de contrainte, *Le primitif. Que devient la régression ?*, APF/Annuel 2007, Paris, PUF, 2007.
- Botella C. et S. (2001), Figurabilité et régrédience, *Bulletin de la SPP*, n° 59, « La figurabilité », 2001 ; *RFP*, t. LXV, « spécial Congrès », 2001.
- Didi-Huberman (1990), *Devant l'image*, Paris, Minuit, 1990.
- Didi-Huberman (2002), *L'image survivante*, Paris, Minuit, 2002.
- Gantheret F. (1996), *Moi, monde, mots*, Paris, Gallimard, 1996.
- Green A. (1985), Réflexions libres sur la représentation de l'affect, *RFP*, t. XLIX, n° 3, « Le statut de la représentation », Paris, PUF, 1985.
- Green A. (1995), *Propédeutique. La métapsychologie revisitée*, Seyssel, Champ Vallon, 1995.
- Green A. (1999), Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation, *RFP*, t. LXIII, n° 1, 1999.
- Green A. (2000), *Le temps éclaté*, Paris, Minuit, 2000.
- Green A. (2002), *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.
- Fédida P. (1985 a), Du rêve au langage, *Psychanalyse à l'Université*, X, n° 37, 1985 ; *Le primitif. Que devient la régression ?*, APF/Annuel 2007, Paris, PUF, 2007.
- Fédida P. (1985 b), Passé anachronique et présent réminiscent, *L'Écrit du temps*, n° 10, « Documents de la mémoire », Paris, Minuit, 1985.
- Fédida P. (1995), *Le site de l'étranger*, Paris, PUF, 1995.
- Freud S. (1887-1902), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.
- Freud S. (1890), Traitement psychique, traitement d'âme, *Résultats, idées, problèmes*, I, Paris, PUF, 1984.
- Freud S. (1891), *Contribution à la conception des aphasies*, Paris, PUF, 1983.
- Freud S. (1895 a), Esquisse d'une psychologie scientifique, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.
- Freud S. (1899), Des souvenirs-couverture, *OCF*, III.
- Freud S., Breuer J. (1895 b), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1973.
- Freud S. (1905 a), Fragments d'une analyse d'hystérie, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967.
- Freud S. (1905 b), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.
- Freud S. (1909 a), Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967.
- Freud S. (1909 a), *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1974.
- Freud S. (1910), Du sens opposé des mots originaires, *OCF*, X.
- Freud S. (1911), Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques, *Résultats, idées, problèmes*, I, Paris, PUF, 1984.
- Freud S. (1912 a), Conseils aux médecins, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972.
- Freud S. (1912 b), Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse, *OCF*, XI.
- Freud S. (1912-1913), *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1993.
- Freud S. (1914), Remémoration, répétition et élaboration, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972.

- Freud S. (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1986 ; ou encore *OCF*, XIII.
- Freud S. (1915 c), Observations sur l'amour de transfert, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972.
- Freud S. (1923), Le Moi et le Ça, *OCF*, XVI.
- Freud S. (1925), La négation, *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1992.
- Freud S. (1926), *La question de l'analyse profane*, *OCF*, XVIII.
- Freud S. (1929), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.
- Freud S. (1932), Révision de la théorie du rêve, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- Freud S. (1937), Constructions dans l'analyse, *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1992.
- Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985.
- Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1989.
- Freud S., Zweig A., *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1973.
- Freud S., Binswanger L. (1908-1938), *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- Imbeault J. (1997), *Mouvements*, Paris, Gallimard, 1997.
- Jones E. (1953), *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, I, Paris, PUF, 1976.
- Kahn L. (2000), L'excitation de l'analyste, *Le fantasme : une invention ?*, Paris, APF, 2000.
- Kahn L. (2001), L'action de la forme, *Bulletin de la SPP*, n° 59, « La figurabilité », 2001 ; *RFP*, t. LXV, « spécial Congrès », 2001.
- Kahn L. (2006), La première forme, *Le primitif. Que devient la régression ?*, *APF/Annuel 2007*, Paris, PUF, 2007.
- Lacan J. (1959), *Le Séminaire*, VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.
- Lacoste P. (1984), Préparations anatomiques, *L'Écrit du temps*, n° 6, Paris, Minuit, 1984.
- Lacoste P. (1986), La magie lente, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 34.
- Lacoste P. (1992), *Contraintes de pensée, contrainte à penser*, Paris, PUF, 1992.
- Lacoste P. (1998), *Brèches du regard*, Belfort, Circé, 1998.
- Lacoste P. (1999), Barbarismes, *L'inactuel. Formes du primitif*, nouvelle série n° 3, Belfort, Circé, 1999.
- Liotard J.-F. (1971), *Discours, figure*, Paris, Klincksieck, 2002.
- Liotard J.-F. (1989), *Misère de la philosophie*, Paris, Galilée, 2000.
- Major R. (1977), *Rêver l'autre*, Paris, Aubier-Montaigne, 1977.
- Mannoni O. (1969), *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Le Seuil, 1969.
- Michaud P.-A. (1998), *Aby Warburg et l'image en mouvement*, Paris, Macula, 1998.
- Neyraut M. (1974), *Le transfert*, Paris, PUF, 1974.
- Rosolato G. (1970), *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.
- Smirnoff V.-N. (1976), *Un promeneur analytique*, Paris, Calmann-Lévy, 1998.